

10

ANS DU CERCLE
LÉVI-STRAUSS

10

ANS DU CERCLE
LÉVI-STRAUSS



En 2008, la société des Amis du musée du quai Branly décidait de créer un Cercle de mécènes pour soutenir le musée.
L'année suivante, le Cercle Lévi-Strauss accueillait ses premiers membres.

Le Président,

Paris, le lundi 9 juin 2008,

Maître,

La société des Amis souhaite créer un cercle d'acquisition qui réunirait des Donateurs, le Président du musée, Stéphane Martin, ainsi que le Directeur du Département du Patrimoine et des collections et les Conservateurs des différentes unités patrimoniales. En étroite collaboration avec le musée, ce cercle aurait pour vocation de faire le choix d'une œuvre qui intégrerait les collections du musée, et bien sûr de financer son acquisition.

Le Conseil d'Administration de la société des Amis serait très honoré de pouvoir placer ce cercle sous votre haut parrainage en le nommant « Cercle Claude Lévi-Strauss ». Nous souhaitons lancer ce projet dès le mois de septembre et espérons pouvoir réunir les premiers dons dans le courant de l'automne.

Je serais très heureux de pouvoir en discuter avec vous si vous le souhaitez. Dans l'attente de votre réponse, je vous prie d'agréer, Maître, l'expression de ma haute considération et de mes sentiments très fidèles.

Louis Schweitzer

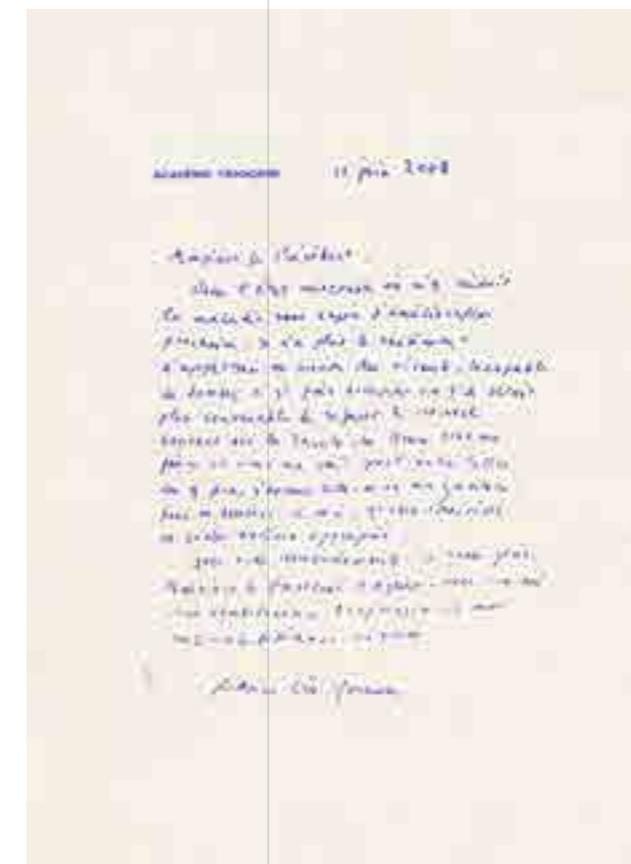
11 juin 2008

Monsieur le Président,

Dans cet état misérable où m'a conduit la maladie sans espoir d'amélioration prochaine, je n'ai plus le sentiment d'appartenir au monde des vivants. Incapable de décider si je puis accepter ou s'il serait plus convenable de refuser le nouvel honneur que la société des Amis veut me faire et dont me fait part votre lettre du 9 juin, j'assure celle-ci de ma gratitude. Sans se soucier de moi, qu'elle choisisse ce qu'elle estime approprié.

Avec mes remerciements, je vous prie, Monsieur le Président, d'agréer, avec ma très vive considération, l'expression de mes sentiments fidèlement dévoués.

Claude Lévi-Strauss



le 17 juin

Maître,

Vous avez bien voulu laisser la société
des amis du musée du quai
Branly libre de donner votre nom à son cercle de
donateurs. Je vous en remercie vivement et
la société fera usage de cette liberté car il

est un grand honneur pour elle
de porter le nom de l'homme à la
civilisation et la culture de la
France.

Je me prie, Maître, à vous adresser
l'assurance de mon profond respect et de
mon dévouement.

Louis Schweitzer

Le 17 juin

Maître,

Vous avez bien voulu laisser la société des amis du musée du quai
Branly libre de donner votre nom à son cercle de donateurs. Je vous en
remercie vivement et la société fera usage de cette liberté car il n'est pas
de nom qui exprime autant que le vôtre le respect des hommes et des
civilisations et la volonté d'aller à leur rencontre.

Je vous prie, Maître, de bien vouloir agréer l'assurance de mon profond
respect et de mon dévouement.

Louis Schweitzer



Valorisation et enrichissement des collections du musée du quai Branly - Jacques Chirac : telles sont les missions de la société des Amis du musée, créée en 2002, soit quatre années avant l'ouverture de l'institution.

L'objectif de l'association étant posé, le Cercle Lévi-Strauss voit le jour en 2009, dans le but de renforcer ses axes de soutien au musée, et de composer un groupe de mécènes passionnés et impliqués. Depuis sa création, le Cercle a rassemblé plus d'une trentaine d'amateurs, de collectionneurs et de galeristes, dont le savoir et l'expérience sont essentiels au développement de ses actions.

En effet, outre leur soutien financier incontestable depuis plus de dix années, les membres du Cercle Lévi-Strauss sont force de proposition et décisionnaires sur les projets qu'ils financent pour le musée (qu'il s'agisse d'acquisition, de restauration d'œuvres majeures ou de soutien à la Recherche). Ils contribuent en ce sens activement à l'enrichissement, à l'étude et au rayonnement des collections nationales.

Ce sont très certainement les relations privilégiées qu'entretiennent les membres du Cercle avec les conservateurs de cette institution qui les lient intimement au musée. Au gré des visites d'expositions temporaires ou du plateau des collections, des présentations d'œuvres en muséothèque, des voyages ou des cocktails et dîners au cours desquels ils se réunissent, les échanges sont fréquents, amicaux, et animés par la même passion autour des collections du musée du quai Branly - Jacques Chirac.

Françoise de Panafieu

Le Cercle Lévi-Strauss

LES MEMBRES DU CERCLE DEPUIS SA CRÉATION

★ 10 ANS DU CERCLE LÉVI-STRAUSS

François Baudu
Alain Bovis
Patrick Caput
Michel Chambaud
Ariane Dandois
Yves-Bernard Debie
Jean-Claude Dubost
Bernard Dulon
Danièle Enoch-Maillard
Antoine Frérot
Antoine de Galbert
Emmanuelle Henry
Marc Henry
Sheila Hicks Bedrick
Stéphane Jacob-Langevin
Georges Jollès
Marc Ladreit de Lacharrière
David Lebard

Pascal Lebard
Patrick Ledoux
Anthony JP Meyer
Jean-Paul Morin
Jean-Luc Placet
Philippe Pontet
Barbara Propper
Hina Robinson
Bruno Roger
Brigitte Saby
Raoul Salomon
Gérard Schmitt
Jean-François Schmitt
Louis Schweitzer
Jean-Pierre Vignaud
Jean-Claude Weill
Antoine Zacharias
Lionel Zinsou

GROUPES ADULTES

MEDIATHEQUE

SALON DE LECTURE JACQUES KERCHACHE



10

ans (2009-2019)

7

bourses
de recherche et
de documentation

6

voyages
en Europe

+ 500 000 €

récoltés
en faveur du musée

36

membres
depuis sa création

9

acquisitions
en faveur des collections
du musée

1

restauration
d'un corpus d'œuvres

107

événements
(visite privées, déjeuner avec des
conservateurs, soirées et cocktails)

Un panorama de tous les projets

Cet « ouvrage-anniversaire » est l'occasion de vous proposer un panorama de tous les projets menés par le Cercle sur cette première décennie d'existence : un voyage à travers le temps et les continents. Les projets vous sont présentés par les équipes du musée, ou encore les chercheurs qui ont bénéficié du soutien du Cercle. Sur une note plus personnelle, quelques-uns des membres qui le composent ont souhaité partager un souvenir ou une anecdote représentative de leur expérience au sein de celui-ci.

Ainsi, sous l'égide de la société des Amis, le Cercle Lévi-Strauss est une entité à part entière, qui rassemble avant tout de fervents mécènes et Amis du musée du quai Branly - Jacques Chirac, dont le soutien nous est infiniment précieux.

2002

Création
de la société des Amis
du musée du quai Branly



* Les Amis du musée
du quai Branly

2006

Ouverture
du musée du quai Branly



* musée du quai Branly
Le musée national de l'histoire de l'homme

2009

Création
du Cercle Lévi-Strauss



Acquisition
d'une sculpture faïtière
sumba, Indonésie



2010

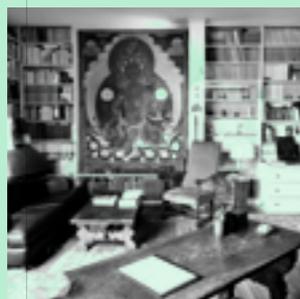
Acquisition
d'un bouclier du
haut-Sépik, Papouasie-
Nouvelle-Guinée



Bourse de recherche
2010-2011
Aurélie Méric

2011

Acquisition
de la bibliothèque de
Claude Lévi-Strauss



Acquisition
d'un ensemble de cinq
bronzes gan, Burkina Faso



Bourse de recherche
2011-2012
Nicolas Garnier

2012

Acquisition
d'un masque hopi,
Arizona, États-Unis



Bourse de recherche
2012-2013
Mataliwa Kulijaman

2013

Bourse de recherche
2013-2014
Mylène Hengen

2014

Restauration
d'un ensemble aïnou, Russie



Bourse de recherche
2014-2015
Marie Durand

2015

Création du Cercle
pour la photographie



2015

Acquisition
d'un pendentif zoomorphe
yoruba, Nigéria



Acquisition
d'un ornement de proue
de pirogue, Papouasie
occidentale



Bourse de recherche
2015-2016
Lise de Dehn

2016

Acquisition
d'un ensemble reliquaire
sawos, Papouasie-Nouvelle-
Guinée



Bourse de recherche
2016-2017
Noëlle Counord

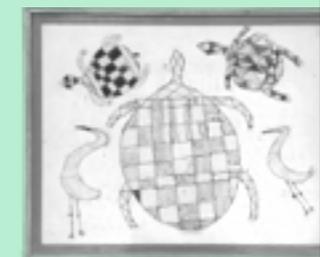
2016

Le musée du quai Branly
Renommé musée du quai
Branly - Jacques Chirac



2018

Acquisition
d'un ensemble wayana, Guyane
avec le Cercle pour la photographie



2019

10^e anniversaire
du Cercle Lévi-Strauss





Pour légitime qu'il fût, le choix ne manqua pas d'audace : en adoptant le nom du plus grand ethnologue français, du vivant même de l'intéressé – et avec son accord bienveillant, comme en atteste l'émouvant courrier reproduit dans ces pages –, le Cercle Lévi-Strauss s'obligeait à l'excellence.

Après une décennie d'existence, force est de constater que celui-ci n'a pas fait injure à son identité. Et comment. Ses membres ont dû imaginer une manière propre de participer à la vie du musée du quai Branly - Jacques Chirac. Ils y ont mis de l'énergie et de l'intelligence, faisant du Cercle un lieu où le respect, la beauté et le savoir médiatisent le rapport aux cultures extra-européennes.

Il a fallu de l'énergie et de l'intelligence, certes, mais aussi de l'humilité et de la générosité. De la patience également, pour mûrir les bonnes décisions, pour dessiner les orientations pertinentes. Je pense bien évidemment aux propositions d'acquisition d'œuvres, aux dispositifs de soutien à la recherche, aux programmes de conservation.

Est-il besoin de le spécifier ? Le Cercle a apporté en dix ans une contribution majeure aux activités scientifiques et patrimoniales de l'établissement. Par son intermédiaire, des pièces de première importance ont rejoint les collections nationales. Je songe notamment à la sculpture faïtière sumba, au bouclier du haut-Sepik, plus récemment à l'ensemble reliquaire sawos. Des programmes de restauration ont par ailleurs été entrepris, des bourses d'études et de documentation ont été délivrées, permettant d'approfondir les connaissances sur les arts et les sociétés mis à l'honneur par le musée.

Cet apport est le fruit d'un dialogue suivi et fécond avec les équipes de l'établissement, ses conservateurs en premier lieu. Et si ces échanges s'avèrent enrichissants pour les membres du Cercle – j'ose du moins l'espérer ! –, la réciproque est vraie, tant l'œil informé et l'expérience sensible du collectionneur sont désormais éclairants pour les professionnels du champ muséal.

On mesurera à cela l'importance du lien noué par l'établissement avec le Cercle Lévi-Strauss, et plus généralement avec la société des Amis du musée. Par leur enthousiasme et leur engagement, les membres du Cercle ont su donner un supplément d'âme à leur passion.

C'est un privilège rare en même temps qu'un bien précieux pour le musée du quai Branly - Jacques Chirac. Qu'ils en soient chaleureusement remerciés.

Stéphane Martin

Il y a dix ans, la société des Amis du musée du quai Branly - Jacques Chirac décidait de créer un Cercle de donateurs. En étroite collaboration avec le musée, ce Cercle allait soutenir l'institution via des projets d'acquisition dans un premier temps, avant d'élargir ses champs d'action vers le soutien à la restauration et la recherche quelques années plus tard.

En décidant de s'intituler du nom de Claude Lévi-Strauss, le Cercle des Amis faisait un grand honneur à mon mari, qui avait eu le bonheur d'assister à l'inauguration du musée en 2006 et se réjouissait de la mise en valeur de ses collections prestigieuses.

Depuis la création du Cercle, de nombreux projets ont été soutenus par ses membres, à commencer par l'acquisition en 2009 de la bibliothèque professionnelle de Claude Lévi-Strauss. L'objectif était alors d'éviter que ses ouvrages ne soient dispersés après son décès cette même année. Par cette acquisition, le Cercle renforçait une fois de plus les liens qui unissaient mon époux au musée du quai Branly - Jacques Chirac, aux œuvres que l'institution présente, et aux travaux de recherche qu'elle soutient et diffuse.

Aussi, depuis qu'il nous a quittés, il y a juste dix ans, je suis de près les activités et les actions du Cercle, et plus largement celles du musée, avec un sincère enthousiasme.

Monique Lévi-Strauss



Cher Cercle Lévi-Strauss,

J'ai de beaux souvenirs de tes dix premières années d'existence.

Un jour de printemps 2008, une belle intuition de Louis Schweitzer qui m'interroge, sourire en coin et regard pétillant : « Chère Julie, pourquoi ne pas créer un club à l'image du PAC (*Projet pour l'art contemporain*) ? » Dix ans plus tard, je regrette encore de ne pas avoir eu cette idée moi-même !

Une lettre de Claude Lévi-Strauss, reçue un matin de juin 2008 dans le courrier de la société des Amis, ouverte respectueusement et lue avec émotion. J'ai encore en tête ces mots tracés de sa main, d'une belle écriture engagée, élégante, solide et encore sûre : « Je n'ai plus le sentiment d'appartenir au monde des vivants. » Et ce sentiment – qui perdure encore – d'être toute petite face au monde embrassé par l'esprit de cet homme. Et cette ambition, alors, de faire de ta création une belle aventure, une aventure humaine, une aventure au service des hommes et de l'art.

Dans tes jeunes années, de grandes et passionnantes batailles ! Comment garantir au musée – et en première ligne aux conservateurs qui ont la responsabilité de ses collections – qu'on ne cherchera pas à marcher sur ses plates-bandes ? Comment intéresser des collectionneurs, les faire s'engager davantage et autrement, et les pousser à être force de propositions ? Comment trouver le subtil équilibre entre leur investissement enthousiaste et une institution publique légitimement désireuse de maintenir son rôle et son pouvoir de décision ? Comment, en somme, faire vivre ensemble ce petit monde de collectionneurs, de conservateurs et de marchands ? Ce n'était pas simple, ce ne l'est sans doute pas complètement aujourd'hui, car le pari était fou et reste ambitieux.

Premières soirées, premiers dîners, premiers cocktails – les plus jeunes de tes membres ouvrant le bal, les aînés suivant de près – voyage à Copenhague, visite des réserves du musée, déjeuners autour des conservateurs. Et ma joie d'observer des liens se créer entre tes membres bien sûr, mais aussi avec les conservateurs et responsables de collections, dessinant ainsi les contours de cette communauté que nous avions imaginée sans être certains qu'elle puisse exister.

Et puis, au cœur de l'aventure, toutes ces acquisitions et ces bourses de recherches financées par les membres du Cercle. La bibliothèque de Claude Lévi-Strauss, quelle fierté ! Et puis l'ensemble reliquaire sawos – qui occupe aujourd'hui une vitrine majeure du parcours Océanie –, les objets aïnous en peaux de poissons, le bouclier du Sépik, la tête sumba... Autant de rencontres venues grossir les rangs de ma famille imaginaire.

Alors, belle vie à toi, Cher Cercle Lévi-Strauss.

Julie Arnoux

Platon écrivait qu'il existe trois sortes d'hommes : les morts, les vivants et ceux qui naviguent sur la mer. Depuis dix ans, le Cercle Lévi-Strauss nous fait naviguer sur l'océan des cultures extra-européennes et nous rend peut-être un peu plus vivants en nous donnant l'occasion de contribuer à l'enrichissement des collections du musée du quai Branly - Jacques Chirac.

Le Cercle peut se féliciter d'un bilan déjà impressionnant. Dix acquisitions et restauration d'œuvres couvrant les quatre continents extra-européens avec en point d'orgue un exceptionnel ensemble de reliquaires sawos offert pour les 10 ans du musée. Cet ensemble a trouvé sa place sur le plateau des collections à l'instar de la figure de proue de Papouasie occidentale que nous avons également offerte. Leur exposition permanente marque la reconnaissance de l'intérêt des apports du Cercle au musée. Il faut ajouter six bourses de recherches sur des sujets variés choisis en privilégiant les travaux de terrain en mémoire de l'illustre ethnologue, dont le Cercle a l'honneur de porter le nom, et dont la bibliothèque a rejoint la médiathèque du musée grâce à son soutien. Ce sont enfin dix années pendant lesquelles chacun de nous a eu plaisir à promouvoir le musée, en contribuant à faire du Cercle, nous pouvons l'affirmer, une force essentielle de communication de l'institution.

Un tel bilan n'aurait jamais été possible si, au-delà du groupement que symbolise l'image du Cercle, ses membres n'avaient su constituer une communauté d'amis composée de profils divers (collectionneurs et professionnels) et personnalités variées mais toutes mues par une passion commune pour les idées que portent le musée. Les liens créés expliquent notre rapidité de concertation quand il s'agit de décider l'acquisition d'une œuvre ou le choix d'un lauréat. L'esprit de communauté qui caractérise le Cercle explique aussi le dialogue constructif, enrichissant et amical que nous avons développé avec les conservateurs du musée. À notre mesure, nous contribuons à rompre le relatif isolement des institutions muséales, qui comprennent graduellement tout l'intérêt qu'elles ont à favoriser l'introduction de la société civile dans leur fonctionnement. Nous pouvons nous féliciter d'être les acteurs de cette évolution.

Dans notre navigation au fil des cultures du monde, nous avons pu compter sur le soutien incomparable de Julie Arnoux, notre ancienne déléguée générale, remplacée par Laura Mercier qui se révèle une aide toute aussi précieuse. Nous avons aussi pu bénéficier des conseils des membres du Cercle professionnels de l'art qui ont été autant d'inspirateurs précieux dans nos choix d'acquisition. Je me fais le porte-parole du Cercle pour les en remercier.

Je me réjouis finalement d'écrire ces lignes parce que je sais qu'en notre qualité de membres du Cercle, nous continuerons encore longtemps d'être les ambassadeurs enthousiastes du musée et que nous aurons encore de nombreuses occasions d'explorer ensemble la merveilleuse diversité des civilisations qui nous entourent.

Longue vie au Cercle Lévi-Strauss !

Marc Henry,
membre depuis 2009



**10 années
aux côtés du musée du
quai Branly – Jacques Chirac**

Rassembler des donateurs

Le Cercle Lévi-Strauss a été créé à l'image du « PAC » (*Projet pour l'art contemporain, dorénavant appelé Groupe d'acquisition pour l'art contemporain*) du musée d'art moderne, comité d'acquisition créé à l'initiative d'Alfred Pacquement, un ami très proche, alors directeur du musée d'art moderne.

L'objet était le même : rassembler des donateurs qui participent au choix d'une œuvre offerte au musée. Julie Arnoux – Déléguée générale de la société des Amis du musée du quai Branly - Jacques Chirac de 2004 à 2018 – et moi-même avons voulu nous assurer que la transposition à notre musée réussirait.

Cette assurance acquise, avec l'assentiment de Stéphane Martin, nous avons créé le Cercle Lévi-Strauss, auquel Jacques Chirac a immédiatement apporté son soutien moral.

Sa pérennité et sa vitalité confirment aujourd'hui la réussite de notre Cercle.

Louis Schweitzer,
membre depuis 2009

Le visage allongé, privé de menton, de ce personnage stylisé est animé par deux grands yeux évidés, un nez long et une bouche fine. De part et d'autre deux pastilles circulaires forment les oreilles. Une arête vive délimite le bas du visage. Elle se poursuit par la ligne légèrement incurvée du cou rompue par un épais disque lui-même prolongé par une colonne qui permet de ficher la sculpture sur le toit et de lui offrir une stabilité.

Dans le district de Kodi, une seule maison par village traditionnel pouvait placer sur son toit des sculptures de pierre figurant une tête humaine. Fichée à l'avant de la toiture, cette sculpture représenterait le premier homme *ihya mine*, fondateur du village, en complémentarité avec la première femme *ihya mone*, placée à l'arrière. Formant une paire, ces sculptures participent à la dualité masculine et féminine qui régit l'organisation spatiale de la maison. La présence de ces visages signale la maison ancestrale du fondateur du village. Elle est un marqueur de rang.

Elle informe que les habitants de la maison possèdent un pouvoir de décision sur les affaires villageoises.

En certains endroits, les têtes en pierre placées sur les toitures peuvent aussi signifier la présence de têtes ennemies enterrées sous le poteau principal de la maison.

Lors des conquêtes de nouveaux territoires ces sculptures pouvaient être érigées sur la toiture de la maison du chef.

Constance de Monbrison,
Responsable de collections Insulinde
du musée du quai Branly - Jacques Chirac



Sculpture faitière. Sumba ouest, Indonésie. ^{xx}e siècle.
Pierre calcaire. 30 x 12 x 12 cm. Inv. 70.2009.22.1 (acquise en 2009).



Les Iwan, dont les rares villages sont installés sur les berges de la rivière May, un affluent du haut Sépik, sont connus pour leur production de boucliers et de peintures sur pétioles de sagoutiers. Ce sont les deux seules formes d'art qu'ils pratiquent.

De ce groupe le musée ne conservait, jusqu'à l'acquisition de cette pièce, qu'un seul autre bouclier et une petite, mais rare, série de peintures sur pétiole de palmier achetées par le musée des arts d'Afrique et d'Océanie au début des années 1960.

L'acquisition de cette pièce, dont les motifs amples et équilibrés entrent en résonances avec les peintures, permet de rendre compte des variations infinies que les artistes iwan se sont plus à produire à partir de schémas d'apparence simples.

La surface de l'objet est champléevée de motifs stylisés issus du monde naturel. Ces motifs sont organisés selon un axe longitudinal et horizontal. Un bandeau, où s'inscrivent trois cercles, sépare deux rectangles présentant des formes en X elles aussi parsemées de cercles aux bords dentelés et aux extrémités arrondies. L'accumulation virtuose de signes complexifie la lecture et la construction simple par grands motifs. Les champs sont alternativement couverts de chaux blanche et de pigments rouges. Lors de la fabrication des boucliers, cette chaux est appliquée en premier par les hommes les plus expérimentés puis des « assistants » soulignent avec du noir de suie certaines lignes et remplissent les motifs de couleur rouge (obtenue soit à partir de pigments naturels ou de graines de *Bixa Orellana*) et jaune (pigments minéraux ou racine de gingembre). L'autre face, celle tournée vers le combattant, n'est pas peinte. En son centre une poignée est formée de deux barres verticales préservées lors de la fabrication dans l'épaisseur de la planche puis percées afin d'inclure trois baguettes qui permettent la préhension du bouclier. À partir de 1970, des transformations s'opèrent dans l'art des groupes iwan de la rivière May. Des motifs figuratifs sont inclus dans les représentations traditionnelles. Ce bouclier, collecté dans les années 1960, témoigne donc de formes anciennes, formes qui se transformèrent dès la décennie suivante.

Philippe Peltier,
Conservateur général honoraire,
ancien responsable de l'unité patrimoniale Océanie et Insulinde
au musée du quai Branly - Jacques Chirac



Le Cercle Lévi-Strauss a choisi de soutenir l'acquisition de la bibliothèque de l'anthropologue dont il porte le nom, saisissant ainsi l'occasion d'en préserver le travail et l'unité, et d'en éviter la dispersion. Cette acquisition par le musée constitue un lien supplémentaire avec l'auteur de *Tristes tropiques*, et permet une fois de plus de lui rendre hommage.

La bibliothèque de travail de Claude Lévi-Strauss contient environ sept-mille ouvrages, quasi exclusivement des monographies, qui datent essentiellement de la fin du XIX^e et du XX^e siècle. Les thématiques recourent l'ensemble des travaux anthropologiques de l'anthropologue, avec une nette prédominance pour l'Amérique du Nord, l'Asie, la linguistique, et dans une moindre mesure, l'Afrique et le Pacifique.

Cette bibliothèque se trouvait à son domicile, et non au Collège de France. Il s'agit donc de la véritable bibliothèque de travail de l'anthropologue, à partir de laquelle il a produit son œuvre. Claude Lévi-Strauss annotait peu ses livres et préférait se servir de fiches pour consigner ses impressions et idées. En revanche, il y insérait régulièrement divers documents à titre de marque-page ou de justificatifs. Entre les pages de nombreux de ses ouvrages l'on trouve des dédicaces, des lettres et envois provenant de ceux que Claude Lévi-Strauss a influencés plus ou moins directement par ses travaux, et qui restituent l'héritage intellectuel qu'il a légué.



Cette bibliothèque a donc rejoint les collections de la médiathèque du musée du quai Branly - Jacques Chirac, constituées autour d'une grande partie de la bibliothèque du musée de l'Homme et de la totalité de la bibliothèque de l'ancien Musée national des arts d'Afrique et d'Océanie, auxquels sont venues s'ajouter de récentes acquisitions et dons tels que ceux des fonds Condominas, Girard, Kerchache, Cuisenier, Rouget, Corpataux, etc. La médiathèque conserve également des documents patrimoniaux : photographies, archives, documentation des collections, dont les deux cent vingt-quatre tirages photos donnés par Claude Lévi-Strauss en 2007.

L'acquisition et la mise à disposition de la bibliothèque Claude Lévi-Strauss ont permis au musée du quai Branly - Jacques Chirac de disposer d'un outil fondamental pour les chercheurs, les anthropologues et plus généralement les historiens des sciences sociales et humaines.

Plus qu'un symbole, il s'agit d'un témoignage sans équivalent.

Nicolas Menut,
Responsable des acquisitions documentaires
au musée du quai Branly - Jacques Chirac

Aurélie Méric

Lauréate 2010 de la bourse d'étude et de documentation
du Cercle Lévi-Strauss

*Étude des offrandes et objets rituels collectés par Louis Berthe
et Claudine Friedberg à Tenganan Pegeringsingan*

Pourquoi les offrandes et les activités qui s'y rapportent occupent une place si importante dans la vie des Balinais ?

Mon travail s'est appuyé d'une part sur les objets collectés par C. Friedberg et conservés par le musée du quai Branly - Jacques Chirac, et d'autre part grâce à ceux étudiés pendant une enquête de terrain. L'objectif était de cerner l'ensemble des conceptions présidant à la réalisation et l'utilisation des offrandes, ainsi que la manière dont elles permettent aux habitants de Tenganan de ressentir et prendre conscience d'un rapport au monde singulier. Je m'y suis attachée par le biais d'une analyse de l'usage de matériaux spécifiques et de techniques particulières de fabrications, en m'éloignant d'une approche strictement herméneutique. Cela a permis dans un premier temps, de repenser le lien entre les habitants de Tenganan et leur territoire, montrant qu'il s'enracine dans une essence commune.

Le territoire est circonscrit à travers un ensemble de règles de vie édictées depuis l'installation des ancêtres des habitants actuels. Ce lieu est alors constitué par l'attachement des habitants au passé qui s'y ancre, par la mise en œuvre de leur travail pour les cérémonies dans le présent, garantissant ainsi le futur de la communauté. Des traditions d'usage édictées en grande partie par la voie/voix des ancêtres, émerge alors un espace conçu comme un cadre de relations analogiques mouvantes et structurantes, entre les êtres, avec les choses.

Tout cela s'appuie sur l'idée d'un flux vital s'élaborant en grande partie dans la fabrication des offrandes où supports tressés, éléments végétaux et préparations culinaires apparaissent ordonnancés selon une taxinomie mettant à jour un ensemble d'associations dynamiques symboliques relatives (masculin et féminin, clair et foncé, cuit et cru, etc.). Ces offrandes sont utilisées lors de rituels qui consistent souvent en un cheminement sur le territoire et en un déploiement de relations ludiques entre les habitants du village, créant ainsi un espace d'intégration de gestes et de principes nourrissant la vie du groupe.



La fabrication des offrandes est un acte traditionnel efficace qu'il faut observer au cours de leur réalisation, mais aussi leur circulation. L'importance des offrandes ne se limite pas à leur simple apparence mais également à la manière dont elles sont « animées » et à l'ensemble des techniques corporelles que les rituels où elles sont utilisées supposent. Les personnes, les offrandes et le territoire participent d'un même ensemble cohérent.

L'étude de la fabrication des offrandes, suppose une idée selon laquelle les habitants du village ne se situent pas en regard ou à distance du monde matériel mais qu'ils en font partie, et qu'ils naviguent dans ce monde. Le rapport des habitants à leur environnement se réalise en fonction d'un principe d'immersion dans un flux de matériaux, à travers des processus : on ajoute, on mélange, on superpose, on associe, on disperse, on partage, on ingère dans un mouvement perpétuel de génération et de transformation.

Aurélie Méric,
Docteure en Anthropologie de l'EHESS

Mon intérêt passionnel pour les Arts lointains m'a conduit, dès la création du musée du quai Branly - Jacques Chirac, à rejoindre la communauté des Amis et à adhérer au Cercle Lévi-Strauss. Je suis ainsi heureux de contribuer, certes modestement, au développement des collections et à la reconnaissance par le grand public de cette remarquable institution qu'est le musée.

Mon engagement a largement été récompensé en retour par la qualité des liens qui se sont tissés tant entre les membres du Cercle Lévi-Strauss qu'avec les conservateurs et les cadres de l'institution. Des amitiés se sont nouées, confortées par le partage d'un même centre d'intérêt et la volonté de faire œuvre utile.

Les discussions avec les conservateurs lors des passionnantes visites guidées, la découverte des remarquables travaux de restauration des objets ayant subi l'usure du temps ou l'outrage des hommes, sont sources d'enseignement pour l'amateur que je suis.

Ces échanges avec les spécialistes du musée constituent des briques de savoir qui, assemblées, aiguisent le regard que l'on porte sur l'Art et en haussent l'exigence de qualité. Par ailleurs, la découverte des collections des membres du Cercle Lévi-Strauss crée, entre collectionneurs un climat de complicité intellectuelle, amicale, favorisant l'approfondissement de nos connaissances dans le domaine encore mystérieux des Arts premiers.

Dix ans se sont passés, déjà dix ans....

Je souscris avec plaisir pour les dix prochaines années !

Georges Jollès,
membre depuis 2009

**Dix ans
se sont passés,
déjà dix ans...**



Bracelet de cheville naviforme.
7,5 x 13,6 x 9,2 cm. Inv. 70.2011.19.3



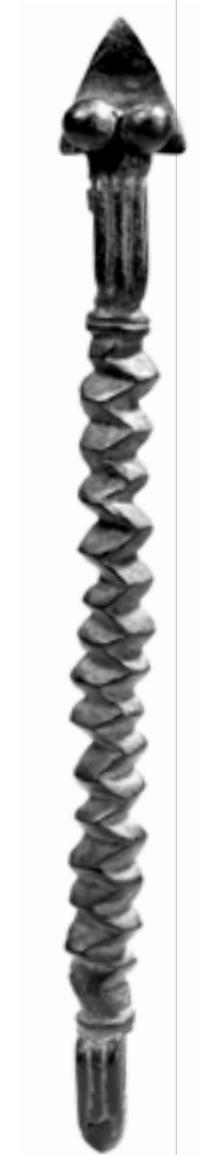
Bracelet.
2,5 x 16,7 x 14,7 cm. Inv. 70.2011.19.2



Bracelet.
9,4 x 25,8 x 10,9 cm. Inv. 70.2011.19.5



Pendentif zoomorphe.
1,3 x 18,4 x 5 cm. Inv. 70.2011.19.1



Parure zoomorphe.
1,7 x 24,1 x 2,6 cm. Inv. 70.2011.19.4

L'art du métal est l'expression artistique de prédilection des Gan. C'est pour eux, comme pour leurs voisins Gouin et Dogossié, un art majeur. Pour ce peuple migrateur, le métal est en outre plus facile à transporter, ce qui explique en partie l'absence d'objets en bois. Les Gan sont organisés en quatre matriclans placés sous l'autorité de chefs de village, eux-mêmes soumis au roi des Gan, *gan massa*, résidant à Obiré. Actuellement le roi est le vingt-neuvième de la dynastie. Les Gan se seraient donc implantés sur leur territoire actuel dans la première moitié du XVI^e siècle. Apparentés au groupe akan, d'après les recherches de Madeleine Père, ils seraient arrivés du Ghana et auraient employé les Lorhon, caste de forgerons itinérants connus pour leur habileté à travailler le métal.

Les premières images représentant des bronzes gan datent de 1920 et se trouvent dans le livre d'Henri Labouret. À cette époque, peu d'objets gan étaient connus et la plupart passaient pour être *koulango* (groupe culturel installé au nord-ouest de la Côte d'Ivoire). La planche présentée par Labouret représente deux sceptres à tête de serpent. On sait désormais avec certitude que ce sont des objets de divination utilisés encore aujourd'hui par les Gan. Cette planche fut pendant longtemps le seul indice permettant d'associer les Gan à ce type très particulier de bronzes.

Durant la décennie 1980, un certain nombre d'objets de facture étonnante et de grande qualité esthétique, différents des autres bronzes connus, sont arrivés chez les antiquaires de Côte d'Ivoire, puis parisiens, notamment Maine Durieu qui a été un acteur majeur dans l'appréciation de ces objets. Une longue et patiente recherche dans ce domaine si peu connu a alors permis de rassembler des objets formant un ensemble cohérent et de montrer l'existence d'un style particulier et unique de bronzes attribués au peuple gan. Ces objets ont été principalement créés pour protéger l'homme des multiples agressions et dangers, contre lesquels il n'a d'autre recours que d'exercer certaines pratiques magiques et spirituelles, où les objets en bronze jouent un rôle majeur.

La plupart de ces objets étaient (et sont encore) protégés à l'abri des regards curieux ou envieux. Pour cela les Gan les conservaient dans des lieux secrets ou à l'intérieur d'un sanctuaire gardé par des prêtres. Souvent, les objets de la cour n'apparaissaient qu'à l'occasion de grands événements. Seules des personnes de haut rang pouvaient les approcher et les utiliser.

La force d'expression de ces objets se trouve dans l'harmonie et la rigueur d'une forme aboutie au plus haut point. Les objets gan se caractérisent par un soin particulier dans l'expression du détail, dans l'élégance et la finesse du trait.

Aujourd'hui, ces objets nous captivent par la force qu'ils ont gardée en eux. Ils témoignent d'un passé riche et aventureux. La patine du temps a fait son travail, l'usure les a nourris de douceur, des passages dans la terre ont laissé des traces. Puissent-ils continuer leur vie secrète sous des regards bienveillants.

Hélène Joubert,
Conservateur en chef du patrimoine, responsable de l'unité
patrimoniale des collections Afrique
du musée du quai Branly - Jacques Chirac

Nicolas Garnier

Lauréat 2011 de la bourse d'étude et de documentation
du Cercle Lévi-Strauss

*Recherche sur les objets de la Région Autonome de Bougainville,
conservés au musée du quai Branly - Jacques Chirac*

La Région Autonome de Bougainville (ARoB) est une province de la Papouasie-Nouvelle-Guinée qui a acquis son autonomie en 2000 suite à une guerre civile meurtrière. En novembre 2019, cette région autonome a eu à choisir entre son maintien au sein de la Papouasie-Nouvelle-Guinée et son indépendance. Ce contexte de pré-indépendance a servi de cadre aux prémices de mon projet. La culture matérielle et l'art de l'ARoB ont été étudiés de manière partielle principalement par Beatrice Blackwood en 1929 et Douglas Oliver depuis les années 1940. L'absence de recherches récentes et systématiques ainsi que l'intérêt très vif manifesté par de jeunes chercheurs de l'ARoB ont été à l'origine de ce projet.

Le musée du quai Branly - Jacques Chirac conserve un des ensembles les plus significatifs d'objets du nord des îles Salomon. On y trouve en effet environ mille vingt-six objets principalement rapportés par Patrick O'Reilly lors d'une mission effectuée entre 1934 et 1935. Cette collection comporte un grand nombre de lames de pierre, de tessons et d'échantillons de fibres végétales, mais contient en outre des objets ayant traits aux initiations en particulier un spectaculaire masque couvert de cheveux d'initiés (inv. 71.1934.188.1263.1-3) dont des exemples similaires ont été documentés par Beatrice Blackwood mais dont aucun autre exemple n'est conservé dans un musée.

À partir de 2010, les étudiants de l'Université de Papouasie-Nouvelle-Guinée (UPNG) se sont organisés en comité de recherche et nous avons commencé ensemble une recherche systématique. Ces travaux ont été suivis d'une enquête de terrain pilote menée en novembre 2010 à Torovei près de Tinputz dans le nord-est de ARoB, par une équipe d'étudiants que je dirigeais alors que j'étais en poste à l'UPNG. Ce terrain a démontré l'immense engouement que les habitants de ce district ont porté à l'identification de leurs objets du passé. Ailleurs à Bougainville, d'autres populations nous ont fait savoir qu'elles souhaitaient également participer au projet. Des enquêtes de terrain ont été menées à partir de janvier 2012 dans la région d'Arawa, en particulier à Rorovana où Patrick O'Reilly avait recueilli un nombre significatif d'objets et de Buin, chez les Telei, dans le sud de l'île.



Ces recherches, qui se sont ensuite poursuivies dans les années suivantes, ont permis de mieux connaître l'usage d'un grand nombre d'objets de la région. Pour les étudiants de Bougainville, comme pour les habitants des villages visités, elle a permis de faire revenir une documentation importante sur leur culture et sur leurs objets du passé. Dans deux villages, de petits centres culturels ont été établis à la suite de nos visites.

La recherche a aussi mis en évidence le caractère particulièrement sensible et sacré de quelques objets des collections parisiennes. C'est en effet le cas des chapeaux d'initiés – on dit en effet qu'aucun de ces chapeaux n'est censé avoir quitté l'île. Mais plus encore, ce grand masque de Sipotavai, unique au monde, témoigne d'un rituel qui n'a plus été pratiqué depuis la Seconde Guerre mondiale, et dont la circulation des photographies à Tinputz, sa région d'origine, en 2017, a provoqué beaucoup d'émois.

Nicolas Garnier

**Phd, Responsable de l'unité patrimoniale Océanie
du musée du quai Branly - Jacques Chirac**

Mataliwa Kuliayaman
Lauréat 2012 de la bourse d'étude et de documentation
du Cercle Lévi-Strauss
Timilikhem : « ce qui peut être inscrit »

La peinture sur le corps, *punu milikut*, était notre vêtement. Nous nous habillons avec des traits qui enveloppent notre corps. Auparavant, les motifs du corps étaient les vêtements. Aujourd'hui, le corps peint au génipa n'est courant que lors des fêtes dites « traditionnelles ». Les gens, surtout les jeunes, ne veulent plus se parer de motifs. Aujourd'hui, les corps sont cachés par les vêtements de ville et par les marchandises des blancs (les sacs, les objets divers). Alors qu'il y a à peine trente ans, le corps était embelli par des perles, du coton, quelques ornements en plume et par des dessins. Le génipa (*kupë*), le rocou (*onot*) mélangés à l'arouman (*wama*) et à de la terre formaient les colorants naturels utilisés lors de la fixation des motifs. Avant, tout était couvert de motifs. On trouve des motifs peints sur le ciel de case (*maluwana*) et sur les armes (flèches, *pilëu*, et massues, *kapalu*). Les motifs sont aussi présents sur la vannerie, tressée avec de l'arouman, sur le corps, sur la poterie et sur les bancs.

Aujourd'hui, les flèches et la vannerie à motifs sont souvent destinées à la vente. Il y a moins d'objets décorés, parce que le plastique est partout. On range les affaires dans des sacs achetés. Avant les Wayana n'avaient pas de fusil. Nos ancêtres avaient des flèches et des casse-têtes. Le fusil est partout maintenant, la flèche est peu utilisée. La vannerie reste présente chez tout le monde, mais moins qu'avant. On achète des malles, des bassines pour ranger les vêtements et on aime le plastique. Le piment boucané est rangé dans du plastique. On ne voit plus beaucoup de *humuli* (panier pour mettre le piment boucané). Il y a quand même de la vannerie. Les femmes aiment les paniers, elles utilisent encore, par exemple, le *tinkii* (couleuvre à manioc) le *manale* (tamis), l'*opoto* (natte) et l'*anapami* (éventail à feu).

Au musée du quai Branly, je retrouve les objets d'avant, certains sont très anciens. Je retrouve les noms des collecteurs, des noms que j'avais entendus chez moi, dans mon village. Je connaissais les noms mais je ne savais pas qui étaient les hommes qui étaient venus chez nous il y a longtemps. Dans la salle des réserves, je note sur un cahier les différents motifs wayana et apalaï. Peut-être que quelqu'un pourra me dire leur signification.

Je souhaite établir un répertoire de tous les motifs wayana et apalaï. Pour cela, je les dessine. Je dresse une liste des motifs et de leur nom. Et pour chacun d'eux, je note l'objet sur lequel ils étaient utilisés. Jusqu'à maintenant, j'ai réuni environ soixante-quinze motifs. Je veux tout copier. Je veux comprendre comment les Wayana les rangent, comment ils les classent. Je cherche à savoir s'il existe des motifs qui ne peuvent être reproduits que sur certains objets. Chez nous, jadis, les motifs étaient partout. C'est pour ça que je voulais visiter les réserves du musée du quai Branly, pour examiner les pièces wayana à motifs. J'ai aimé voir ces pièces anciennes pour observer les motifs peints et la peinture utilisée : le génipa et les pigments naturels, comme la terre, étaient très appréciés. Aujourd'hui, sur le Maroni, la bonne terre pour la peinture se trouve trop loin des villages, on utilise davantage de la peinture industrielle. Certains arrivent à se procurer de la terre et pour la *maluwana*, le ciel de case, ils l'utilisent mélangée à la colle ce qui fait des dessins en haut relief. Ce travail est aujourd'hui très apprécié en Guyane.

Pour revenir à la collection du musée du quai Branly, il y a là beaucoup de vieux objets couverts de motifs. J'ai voulu voir les motifs anciens pour essayer de les comparer aux motifs d'aujourd'hui et noter s'il y a des changements ou si les motifs sont toujours les mêmes. Je m'attendais à trouver des objets et des motifs qui m'étaient inconnus, mais je me suis rendu compte que tout ce qu'il y a au musée, nous le reproduisons encore, parfois avec quelques variantes, mais la matrice est encore là. Cela m'a étonné et réjoui de constater que la transmission de ce savoir est encore d'actualité. Voilà la raison pour laquelle je me suis intéressé aux réserves du musée du quai Branly - Jacques Chirac¹.

Trois ans plus tard, nous avons continué ce travail de mémoire avec le projet SAWA, savoirs autochtones wayana et apalaï, une nouvelle approche de la restitution et ses implications sur les formes de transmission.

Mataliwa Kuliayaman

¹ Je remercie Eliane Camargo (CNRS-EREA et membre d'IPE) et Pierre Délégue (Laboratoire d'Anthropologie Sociale) pour leur collaboration scientifique, André Delpuech, alors responsable de l'unité patrimoniale des collections Amériques, pour son accueil et son suivi et Frédérique Servain-Riviale (musée du quai Branly - Jacques Chirac) pour son appui lors des consultations d'objets et pour son aide lors de la rédaction du rapport, aujourd'hui en ligne.

Motifs	Désignations en wayana	Désignations en français
	<i>kulni</i> ou <i>ikaino</i>	jaguar
	<i>kulni</i>	chien
	<i>kulipu</i> ou <i>sipalar</i>	crabe
	<i>kulan-kulo</i>	crapaud
	<i>kulipupe</i>	tortue

En apprendre toujours plus sur tous ces objets fascinants

En octobre dernier, je me rends au musée du quai Branly - Jacques Chirac pour une visite organisée pour les membres Cercle Lévi-Strauss sur le thème de « l'autopsie de l'art africain ». Philippe Charlier, directeur du département de la Recherche et de l'Enseignement et médecin légiste, anthropologue et paléo-pathologiste, nous entraîne dans la formidable exposition *20 ans. Les acquisitions du musée du quai Branly - Jacques Chirac* et s'arrête devant une grande statue songye (inv. 70.2012.29.1.1).

Le médecin légiste commente l'examen qu'il a pu faire de ce corps « statue » à l'aide du scanner emprunté à un hôpital parisien. La radiographie interne a révélé que tous les orifices communiquaient entre eux, du cerveau à la bouche vers le nombril jusqu'à l'anus. Des graines de céréales étaient restées collées aux parois, permettant de dater cette statue du XVI^e siècle sans risque d'être abusé comme souvent avec le bois. C'est aussi la preuve que les statues étaient nourries comme des êtres humains qu'elles sont pour la communauté qui les garde. Fascinant !

Il est intéressant de pouvoir, avec mes collègues du Cercle, aux côtés de conservateurs mais aussi de chercheurs, continuer d'en apprendre toujours plus sur tous ces objets fascinants conservés au musée.

Danièle Enoch-Maillard,
membre depuis 2013

Mon premier contact avec le Cercle Lévi-Strauss survint lorsque celui-ci offrit au musée du quai Branly - Jacques Chirac le superbe masque hopi avec sa *tableta*. Ces œuvres hopi sont d'une extrême poésie. Elles m'enchantent et constituent, pour moi, un domaine de prédilection des Arts premiers.

Cette acquisition m'apparut particulièrement judicieuse et compta très certainement dans mon adhésion ultérieure au Cercle Lévi-Strauss.

Les pièces offertes par celui-ci au musée, lors des années suivantes, ont conservé le même niveau de qualité, et surtout d'originalité. C'est un vrai plaisir de les découvrir chaque année... et l'occasion de rencontres et de partages toujours aussi chaleureux entre passionnés.

Merci pour ces moments.

Antoine Frérot,
membre depuis 2015

**Cette acquisition
m'apparut particulièrement
judicieuse**

La culture hopi, comme celle des autres Nations qui peuplent le sud-ouest des États-Unis, a, dès l'arrivée du train dans cette région, attiré les collectionneurs et les anthropologues. Ce masque qui provient de la collection de Grace Wilcox Oliver semble s'inscrire dans cette histoire. En effet, Grace Wilcox Oliver a découvert l'anthropologie jeune fille quand, l'été, elle rejoignait son père sur le site des villages préhistoriques hopi de Awatovi et Sikyatki où il travaillait avec Jesse Walter Fewkes, anthropologue de la Smithsonian Institution of Washington qui a publié, en 1903, la première de trois études majeures sur les Katsinam. Adulte, après avoir fait des études d'anthropologie, elle achète la maison de Howard Arden Edwards et les collections d'objets préhispaniques et historiques amérindiens qui s'y trouvaient. Elle a, ainsi, créé l'Antelope Valley Indian Museum. Dans les années 1900, le musée passe entre les mains du California Parks Department, mais, entretemps, se voyant vieillir, Grace Wilcox Oliver a vendu certains objets de sa collection. Depuis cette époque, les débats sur l'exposition d'objets sacrés se sont amplifiés. Le musée du quai Branly - Jacques Chirac a sollicité l'avis de l'Office de préservation culturelle hopi qui n'a pas encore donné son avis.

La religion hopi, qui est très complexe, met en scène près de quatre cents Katsinam (pluriel de Katsina). Amis spirituels des Hopi, ils sont les médiateurs entre les hommes, les puissances surnaturelles et les divinités. Ils sont, aussi, l'essence des éléments de l'univers, du monde végétal, minéral et animal. Ils sont, également, l'essence des moments de vie et représentent des lieux de l'univers, des faits météorologiques ou astronomiques. Ils ont un lien étroit avec les nuages, la fertilité, la guérison, et sont des faiseurs de pluies.

Durant la période qui s'étend du solstice d'hiver au solstice d'été, les Katsinam évoluent parmi les hommes. Ils sont incarnés par des danseurs masqués. Une fois le masque revêtu, le danseur est investi des attributs de l'Esprit. Et lors d'une nuit, ou d'une journée, il rétablit le lien rompu qui existait entre l'homme et le divin. La cérémonie terminée, après des gestes purificateurs, l'homme enlève son masque et l'Esprit s'éloigne vers sa demeure.

Sio Hemis apparaît quand le soleil approche le point de solstice estival, quand le maïs sort de terre et avant que les Katsinam retournent chez eux, sur les pics de San Francisco, porte d'entrée vers le Royaume inférieur où ils vivront le reste de l'année, c'est-à-dire jusqu'au prochain solstice d'hiver. Son apparition marque aussi le début des pluies, liens clairement indiqués par l'iconographie du masque offert par le Cercle Lévi-Strauss. Sio Hemis est coiffé d'une *tableta* (panneau de bois encadrant le visage) qui est surmontée de trois symboles de nuages de pluie. Au centre, l'arc-en-ciel composé de trois bandes, rouge, jaune et noire, et se prolongeant jusqu'à ses bords, divise la *tableta* en deux parties.



La partie supérieure est ornée de germes de Calebasses peints en blanc sur le fond noir et la partie inférieure, qui encadre le visage, est ornée du motif « floraison ». Seule la représentation de la lune distingue un côté de la *tableta* de l'autre. Les faces du masque sont, au contraire, très différentes. D'un côté, dans des rectangles de couleurs différentes, les yeux sont dessinés dans un losange noir et sur un profil, apparaissent des symboles « fertilité ». L'autre côté est orné de deux nuages de pluie.

Fabienne de Pierrebourg,
Responsable de collections Amériques

Mylène Hengen

Lauréate 2013 de la bourse d'étude et de documentation
du Cercle Lévi-Strauss

*The Southwest North American collection at the musée du quai
Branly: collaboration and exchange with the Smithsonian Institution*

Ma recherche de doctorat s'axe sur la création artistique nord-amérindienne aux États-Unis, en particulier l'art contemporain politiquement engagé. Mon étude de terrain s'est déroulée au Nouveau-Mexique, au cœur du marché de l'art autochtone. C'est là, pendant un séjour de presque deux ans, que j'ai pu me pencher sur la question du rôle qu'ont les collections ethnographiques de culture matérielle autochtone sur l'inspiration créative des artistes amérindiens, ainsi que la remise en circulation de certains savoirs, de techniques et d'iconographie.

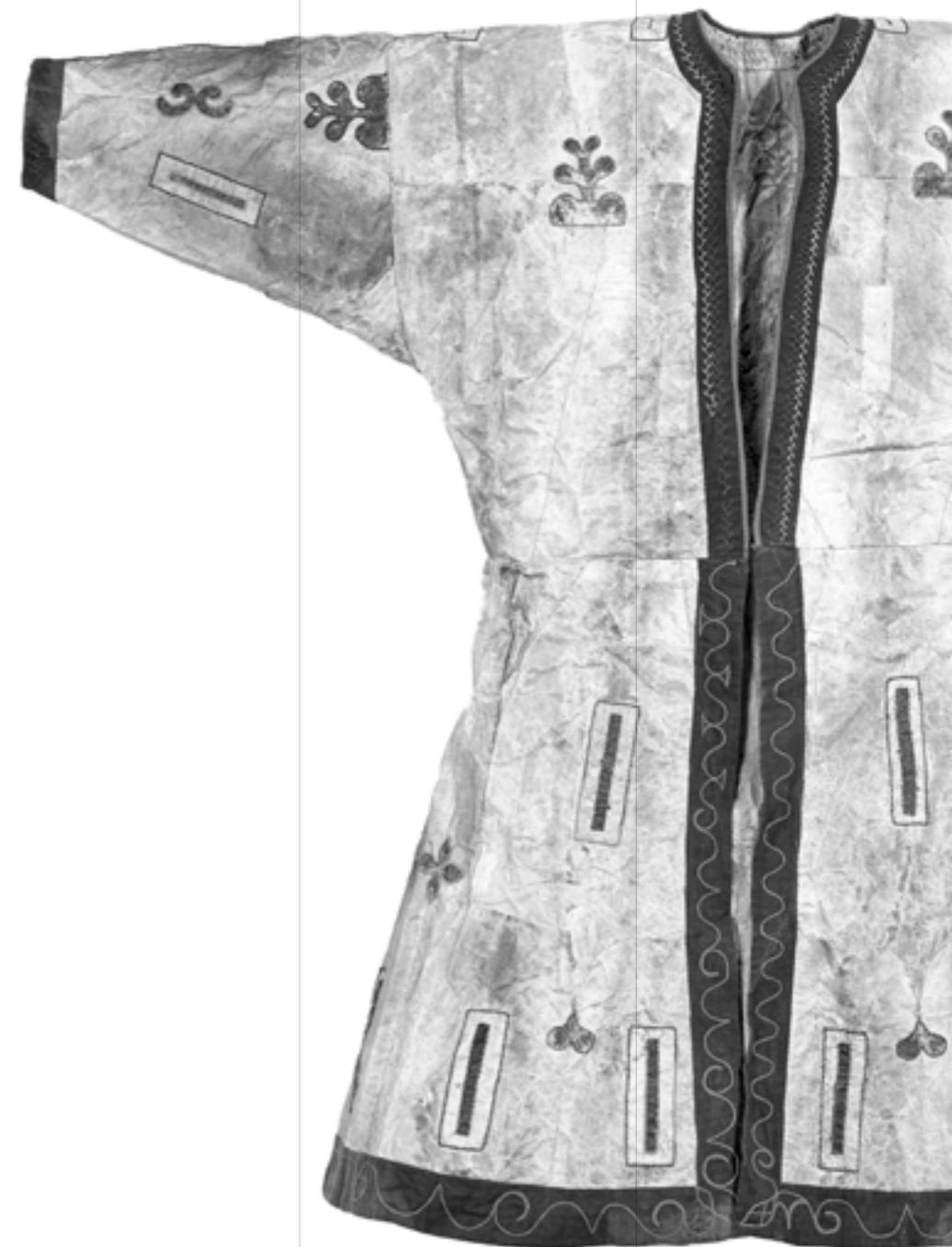
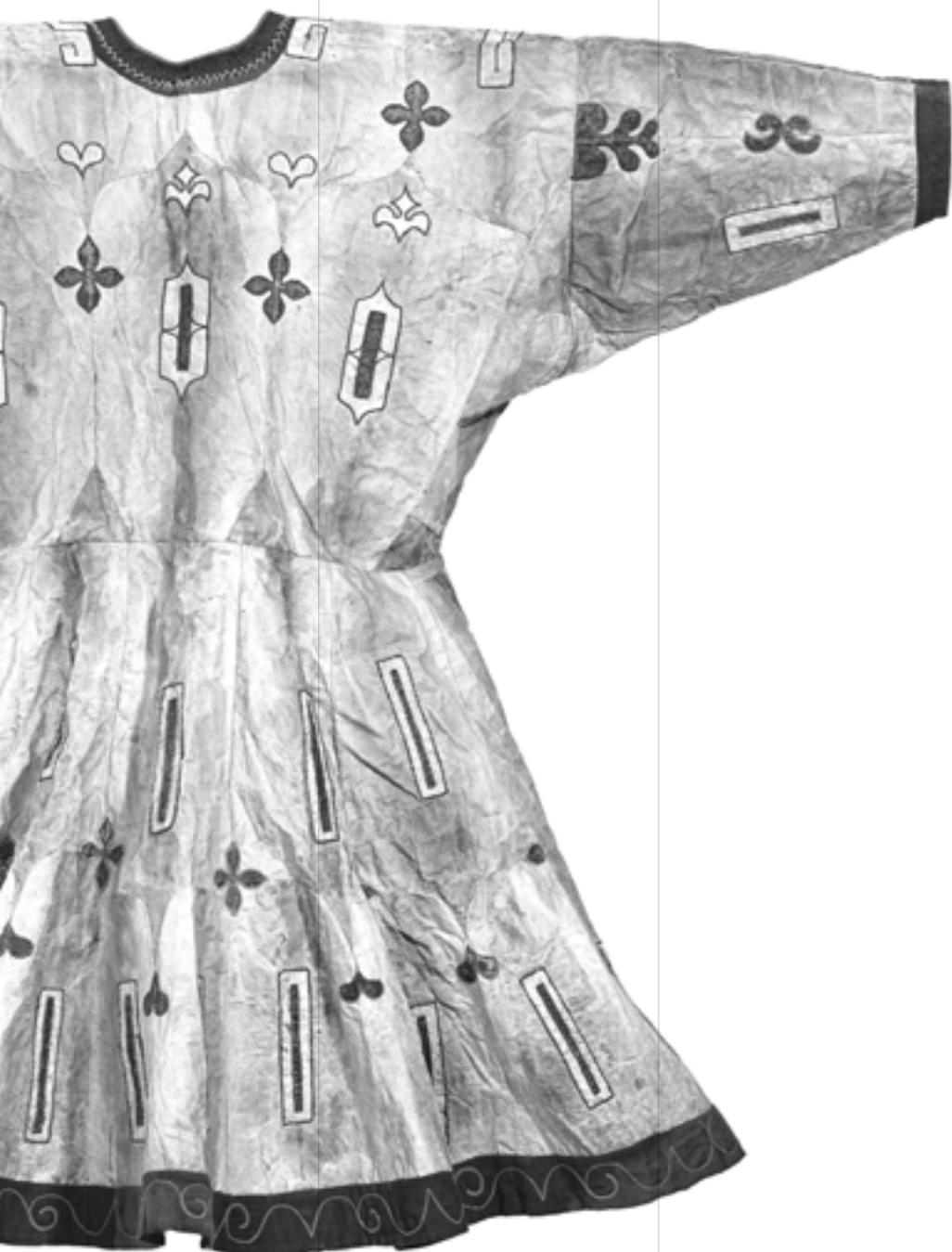
Suivant ce terrain, j'ai passé six mois au sein du département d'ethnologie du *Smithsonian's National Museum of Natural History* (NMNH), sous la direction de Gwyneira Isaac, conservateur d'ethnologie nord-américaine. Intégrée au sein du projet *Recovering Voices* (Rendre la parole), qui a pour but la mise en relation des collections du musée avec leurs communautés d'origine, je me suis ainsi intéressée à la grande collection de céramique pueblo, et aux savoirs et histoires orales qui leur sont attribués par leurs communautés ainsi que par les artistes potiers contemporains.

C'est dans ce contexte de cette recherche que j'ai envisagé d'utiliser les ressources et le travail que nous avons effectué avec l'équipe du NMNH sur la collection nord-amérindienne du Smithsonian pour enrichir les données de la même collection du musée du quai Branly - Jacques Chirac. Il s'agissait également d'établir un échange intellectuel entre les deux musées, tout en incluant le savoir autochtone pueblo en ce qui concerne les techniques, iconographies et significations matérielles et spirituelles des céramiques. Ceci a été effectué en partie par le biais de consultations autochtones des objets au Smithsonian, ainsi qu'une consultation « virtuelle » des objets de la collection du musée du quai Branly - Jacques Chirac.

Mylène Hengen,
Docteure en Anthropologie de l'EHESS



Pot à décor zoomorphe. Nouveau-Mexique, États-Unis. Zuni. xix^e siècle.
Terre cuite peinte. 32,8 x 26,4 x 32 cm. Inv. 71.1885.78.416.



Je me rappelle de nos réunions du début

Le Cercle Lévi-Strauss revêt pour moi une grande importance. Il est la porte d'entrée qui permet de participer à la vie du musée ainsi qu'à l'enrichissement et au rayonnement des collections, de contribuer à la restauration des œuvres, d'aider à financer des bourses d'études afin de promouvoir l'approche scientifique des collections d'art des régions comme l'Océanie, les Amériques, l'Afrique et les cultures vastes de l'Asie et d'ailleurs.

Le Cercle Lévi-Strauss est pour moi tout d'abord l'œuvre de Julie Arnoux, alors déléguée générale de la société des Amis du musée qui a su nous réunir, puis nous faire travailler les uns et les autres dans une même direction qui est celle de valoriser et d'enrichir les collections du musée du quai Branly - Jacques Chirac.

Je me rappelle de nos réunions du début, pendant lesquelles, balbutiants, nous rencontrions les conservateurs des différents départements et la direction du musée afin de mieux cerner ce qui serait notre champ d'action et nos moyens. Depuis, nous avons passé dix ans à chercher des œuvres sur le marché qui reçoivent l'approbation des membres du Cercle et du musée. Nous avons acquis des objets importants et toujours de qualité. Nous avons fait rentrer la bibliothèque de Claude Lévi-Strauss au musée du quai Branly - Jacques Chirac.

Nous avons également financé une restauration étonnante sur un corpus d'objets en peau de poisson de Sibérie. Nous avons permis à des chercheurs de réaliser des travaux essentiels lors de leurs déplacements sur le terrain ou dans les réserves des musées. Au fil des années, nous avons tissé des liens amicaux, et appris à mieux connaître les œuvres et les conservateurs.

Je remercie mes amis du Cercle pour leur amitié, leur accueil, les échanges, et les complicités qui sont nés de la réunion de notre groupe et je souhaite la bienvenue aux nouveaux membres à venir car ce Cercle, comme on dit en anglais, est un *work in progress*.

Bon anniversaire au Cercle !

Anthony JP Meyer,
membre depuis 2009

Au fil des années, nous avons tissé des liens amicaux



Restauration d'un manteau, de deux paires de bottes, d'une blague à tabac et d'un sac de couture pour l'exposition *Esthétiques de l'Amour : Arts décoratifs de Sibérie extrême-orientale*
Du 3 novembre 2015 au 17 janvier 2016

Aïnou signifie « humain », Aïnou signifie « nous ». Les Aïnous habitant l'île de Sakhaline et le nord de l'île d'Hokkaido se définissent ontologiquement par opposition aux entités spirituelles multiformes qui les entourent, vivantes ou non, qu'ils nomment *kamuy* (esprits). Ces esprits qu'ils honorent sont partout dans le monde : dans les éléments naturels – feu, eau, vent –, dans l'essence vitale des animaux – ours, renards, oiseaux –, dans les végétaux et les objets domestiques de la vie quotidienne. La communication entre les Aïnous et ces entités multiformes a lieu lors de moments rituels spécifiques, qui renouvellent la cohésion sociale.

Mais cette spiritualité particulière s'exprime également au quotidien et s'illustre notamment dans le travail de la matière, pour la fabrication et le décor d'objets et de vêtements.

Traditionnellement, les Aïnous confectionnaient leurs habits avec les matériaux issus des échanges entretenus avec diverses espèces animales et végétales. Leurs habits en fibres d'écorce tissées, en fourrures de mammifères marins, en plumes, ou en peaux de poissons, richement décorés, témoignent d'un art de la couture tout à fait unique et significatif. Pour les Aïnous, comme pour toutes les populations de pêcheurs du bassin du fleuve Amour et des rives de la mer d'Okhotsk, la peau de poisson était le matériau de choix pour la fabrication des vêtements et accessoires du quotidien. Solide, légère, imperméable elle était utilisée pour obtenir aussi bien des bottes, de petits sacs que de grands manteaux.

Pour fabriquer des bottes résistantes et fonctionnelles, il était courant de combiner plusieurs matériaux à la fois végétaux et animaux, selon la saison. Ces bottes, au *design* original avec pied rond et tige bouffante, étaient réalisées en utilisant la peau fine et souple du saumon bossu et celle dure et translucide du huchon japonais à grosses écailles. Les grosses écailles dures naturellement soulevées sont préférées pour la semelle qui est ainsi antidérapante et permet une utilisation optimale même sur des surfaces glacées.





Les manteaux aïnous, aux manches bouffantes et à la jupe ample, se caractérisent par une coupe unique inspirée des populations de l'Arctique sibérien et américain. Ces vêtements sont richement ornés dans le dos de motifs protecteurs réalisés en jouant sur les diverses nuances d'une même peau placées en appliqués multicouches positifs-négatifs. L'ensemble est finalisé par des motifs ou des contours brodés au point de chaînette en continu et par une bande de cotonnade teinte à l'indigo qui souligne les bordures, et crée une barrière symbolique.

Le vocabulaire ornemental caractéristique de l'ethnie se compose toujours de motifs graphiques stylisés et de volutes à contraste en encadrés géométriques. Chaque composition est cependant absolument unique et elle identifie son porteur non seulement en termes de son appartenance clanique, mais dans sa relation individuelle avec les esprits.

L'harmonie de l'ensemble du vêtement, ses qualités esthétiques intrinsèques, témoignent de la valeur de la personne qui l'a produit et manifestent la relation intime que cette enveloppe matérielle entretient avec son porteur. Ces magnifiques vêtements et accessoires ont été rapportés au musée de l'Homme par Paul Labbé en 1899 de sa mission à Sakhaline. Ils sont parmi les fleurons des collections de Sibérie extrême-orientale conservées au musée du quai Branly - Jacques Chirac. Leur étude scientifique matérielle et la récente restauration pour exposition ont été rendues possibles grâce au soutien du Cercle Lévi-Strauss.

Daria Cevoli,
Responsable de collections Asie
du musée du quai Branly - Jacques Chirac

“

**Cimenter profondément
et ma passion et
mon attachement
au musée**

”

Les Arts premiers sont pour moi une passion dont j'ignore l'origine, mais ils m'ont saisi tout jeune étudiant à Paris, débarquant de ma province.

Les premières rêveries devant la vitrine de Ratton, près de Sciences Po, le début des achats, les voyages en Afrique, le choc des falaises de Bandiagara, la joie de rejoindre à la demande de Jacques Friedmann – et à la période historique de création du musée – le conseil des Amis du quai Branly - Jacques Chirac, la création du Cercle Lévi-Strauss, les amitiés qui se créent autour de passions communes, tout ceci a fini par cimenter profondément et ma passion et mon attachement au musée.

La petite, mais réelle, contribution du Cercle Lévi-Strauss à l'enrichissement de ce musée magnifique est une jolie pierre apportée à son rayonnement et à celui des chefs-d'œuvre qui le peuplent.

**Philippe Pontet,
membre depuis 2009**

Marie Durand

Lauréate 2014 de la bourse d'étude et de documentation
du Cercle Lévi-Strauss

*Edgar Aubert de la Rüe, de l'exploration scientifique au voyage :
collecte de terrain, intérêts coloniaux, diffusion institutionnelle
et grand public (1923-1960)*

En France, à partir de la fin des années 1920 et pendant les années 1930, une ethnographie professionnelle se met en place, qui ne s'oppose pas à la pluridisciplinarité mais intègre au contraire divers champs d'étude tels que la sociologie, la linguistique, la paléontologie, l'archéologie, l'anthropologie physique, l'ethnographie ou la géographie humaine dans un projet scientifique global qui entend traiter de l'Homme en général¹. Fort de cette nouvelle définition de l'ethnologie, l'Institut d'Ethnologie, créé en 1925, cherche à créer des vocations et à enseigner au plus grand nombre les méthodes de collecte ethnographique. Si les ethnologues sont incités à partir sur le terrain, les coloniaux se voient faciliter l'accès aux cours de l'Institut et des brochures d'instructions de collecte sont diffusées. Les collectes de scientifiques appartenant à d'autres champs disciplinaires sont bienvenues et viennent enrichir les fonds du musée d'Ethnographie du Trocadéro. Cette institution prend alors une importance croissante et, loin d'être uniquement un lieu destiné aux savants, le musée devient un lieu culturel central, où se pressent aussi artistes et mondains².

Issu d'une famille aisée d'intellectuels genevois, explorateur infatigable, géologue de formation, géographe et ethnographe sur le terrain, la figure d'Edgar Aubert de la Rüe interpelle dans ce contexte car sa pratique protéiforme se situe à la croisée de domaines qui peuvent aujourd'hui nous apparaître incompatibles : entre missions scientifiques, expertises coloniales de l'intérêt économique des territoires et voyages d'explorations mondains. De 1923 à la fin des années 1960, il arpente plus d'une centaine de pays et rassemble des informations géologiques, géographiques, linguistiques et ethnographiques ainsi que des photographies et des collections de minéraux, d'histoire naturelle et d'objets. Ses collections ethnographiques se trouvent aujourd'hui réparties entre le musée du quai Branly - Jacques Chirac à Paris (mille deux cent quatre-vingt objets), le musée d'ethnographie de Genève (quatre cent cinquante-quatre objets) et le musée d'ethnographie de Bâle (soixante-quatre objets) et concernent la totalité des cinq continents.

¹ Voir Laurière, C. 2008. Paul Rivet, le savant et le politique. Paris : MNHN, p. 350 et suivantes.

² Dont certains s'investissent dans la collecte d'objets pour le compte du musée. C'est le cas, pour citer un exemple bien connu, de l'expédition d'Etienne et Monique de Ganay, Charles et Régine van den Broek et Jean Ratisbonne sur le yacht La Korrigane entre 1934 et 1936. Voir Coiffier, C. (ed.). 2001. *Le voyage de La Korrigane dans les mers du Sud*. Paris : Hazan.



Une première recherche, menée en 2007-2008 sur les missions du géologue aux Nouvelles-Hébrides (actuel Vanuatu) en 1934-1936 avait fait apparaître la relative pauvreté des archives sur les missions d'Aubert de la Rüe et l'absence presque généralisée de ses carnets de terrain. Le fond d'archives privées le concernant, donné en 2011 au musée du quai Branly - Jacques Chirac, a donc constitué une source nouvelle et de premier ordre dont j'ai proposé le classement et l'étude dans le cadre de la bourse du Cercle Lévi-Strauss, en 2014-2015. Il contient, outre de nombreux carnets de terrain, publications et éléments relatifs à ses diverses missions, un ensemble documentaire important rassemblé par le géologue et de nombreuses notes réflexives sur sa carrière. Celles-ci révèlent à la fois les méthodes et les thématiques de recherches privilégiées par Aubert de la Rüe ainsi que les façons dont il a construit sa pratique scientifique au cours du temps.

En se déployant sur une période longue, ce fond d'archives permet donc de suivre l'évolution de l'articulation des positions scientifiques, du discours et des motivations d'Aubert de la Rüe et de proposer, à partir du cas de ce géologue, une réflexion sur la construction épistémologique du savoir scientifique en France du début des années 1920 au début des années 1960. Outre le rapport de recherche réalisé dans le cadre de la bourse du Cercle Lévi-Strauss, ce travail a également débouché sur la rédaction de l'article *Géographie humaine, sciences coloniales et intérêt ethnologique : vie et œuvre d'Edgar Aubert de la Rüe* (2018)³.

Marie Durand
PhD

³ Durand, Marie, 2018. « Géographie humaine, sciences coloniales et intérêt ethnologique : vie et œuvre d'Edgar Aubert de la Rüe », in *Bérose - Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie*, Paris.

Ce grand saurien tenant un serpent dans ses griffes antérieures et sa bouche garnie de dents acérées constitue le motif d'un ornement probablement porté dans le dos par un notable de l'entourage royal de l'Olowo, roi d'Owo au Nigeria. Il s'agit plutôt d'un animal fantastique qui fait fusionner les traits de plusieurs animaux – comme l'indique la présence de longues oreilles dont l'une est lacunaire – que d'un crocodile. Son corps est marqué d'un motif de deux lignes de chevrons en damier et sa queue hérissée d'écaillés se prolongeait à l'origine par une chaîne terminée par un grelot. Cet élément a malheureusement disparu alors que cet objet était entré dans la collection de Lele Lanfranchi auprès de qui il a été acquis par le Cercle Lévi-Strauss des Amis du musée du quai Branly – Jacques Chirac. On retrouve aux angles des pattes antérieures, les mêmes chaînes à grelots qui résonnaient au rythme de la marche et des mouvements du corps de celui qui l'arborait. Si le motif a été réalisé en alliage cuivreux par la méthode de la fonte à cire perdue, les yeux en amande sont incrustés de métal gris et les pupilles marquées par une matière indéterminée de couleur noire. Le crocodile, comme le léopard dont il reprend certains détails morphologiques, est un symbole de pouvoir suprême dans tous les royaumes méridionaux anciens du Nigeria. Il est associé à l'oba (roi) dans les cultures yoruba et edo. Tous deux font référence à *Olokun*, divinité de la mer et pourvoyeur des richesses.

Il existe deux références iconographiques publiées par P. A. Talbot en 1926¹ où l'on voit sur l'une l'Oshodi du royaume de Bénin, chef des Eruherie qui ont accompagné Oranmiyan, fils d'Oduduwa, dans sa migration d'Ife vers Bénin, portant un costume de parade et des ornements, notamment un grand pendentif de laiton martelé, sur l'autre l'Eribo, un des plus hauts titres de l'association de palais Iwebo chargée des transactions commerciales, porte également un costume où figure le même type de grand pendentif porté dans le dos.

¹ Talbot, Percy Amaury, *The peoples of Southern Nigeria : a sketch of their history, ethnology and languages, with an abstract of the 1921 census*, Oxford University Press, Londres, 1926. Vol III, p. 138 et 146





Nous n'avons pour Owo aucun document ou description concernant le port de ces insignes. Robin Poyner a publié celui de la collection de La Burde en 1973 en le qualifiant d'« ornement de hanche ». Ces objets rares n'ont jamais été décrits *in situ* et c'est uniquement par comparaison avec les photos de P.A.Talbot que l'on peut proposer une interprétation de leur usage. Les emprunts culturels ou iconographiques entre Bénin et Owo qui ont été au cours du temps en relation d'hostilités ou de sujétion, sont récurrents. On peut citer les insignes en ivoire portés sur les costumes d'apparence militaire à écailles en flanelle de coton rouge des chefs titrés, ou les épées cérémonielles à lame foliacée utilisées aussi bien à Bénin qu'à Owo.

Il existe peu d'ornements de ce type dans les collections publiques et privées : William Fagg a mentionné celui du *Museum of World Cultures* de Glasgow entré dans les collections par achat auprès de S.H. Nichol qui l'a vendu en 1914 comme un objet originaire de Bénin. Il a été identifié par Frank Willett en 1993 comme yoruba d'Owo et se montre très proche de celui du musée du quai Branly - Jacques Chirac. Deux autres ont figuré dans des ventes Christie's à New-York (1978 et 1980), dont celui de la collection de La Burde, un autre provenant d'une collection française a été publié par le musée Dapper, et il en reste un dans une collection privée belge dont l'exemplaire du musée du quai Branly - Jacques Chirac est également originaire, avant d'avoir été cédé à Vittorio Mangio, marchand italien qui l'a vendu à Lele Lanfranchi. Arrivé entre les mains de ce collectionneur belge dans les années 1970 par le canal d'un important marchand haoussa du Nigeria, il a été exposé et publié en Espagne².

À l'occasion d'une enquête approfondie préalable à l'acquisition de l'exemplaire proposé au musée du quai Branly - Jacques Chirac, j'en ai répertorié six au total dont quatre sont encore en mains privées.

Hélène Joubert,
Conservateur en chef du patrimoine,
responsable de l'unité patrimoniale des collections Afrique
du musée du quai Branly - Jacques Chirac

² *Africa, magia y poder, 2500 anys d'art a Nigèria*, Fundació la Caixa, Espagne, 1998



Quelques gravures reproduites dans les livres de voyage du XIX^e siècle attestent de l'existence, sur la côte nord-est de la Nouvelle-Guinée – actuel Irian-Jaya –, de grandes pirogues réservées aux échanges cérémoniels entre les villages. Les relevés les plus anciens sont effectués au village de Tobati, en 1858, par C.B.H. von Rosenberg qui participe à l'expédition hollandaise Etna, puis ceux établis en 1885, par Otto Finsch, scientifique allemand qui participa au voyage du « Samoa ». Ces grandes pirogues disparurent progressivement au cours du XX^e siècle. À notre connaissance, aucune n'est préservée dans les musées. Les collections océaniques européennes gardent néanmoins quelques exemplaires de ces ornements qui étaient ligaturés à leur proue.

Le Cercle Lévi-Strauss a offert au musée l'un de ces rares ornements. Il provient de la collection de Jac Hoogerbrugge, fervent amateur d'art indonésien et de Nouvelle-Guinée. Alors que Jac Hoogerbrugge était en poste pour la Compagnie royale de transports hollandais, il séjourna en 1958 dans le village d'Oinaki (Est de la baie de Humboldt). Lors de son séjour les villageois lui montrèrent cet objet. Il l'acheta aussitôt.

D'après ses notes, cette proue est originaire du village de Tobati. Elle fut conservée de longue date comme trophée de guerre par les habitants d'Onaiki qui coulèrent, lors d'une bataille, la pirogue. Quelques temps plus tard, la proue vint s'échouer sur le rivage. Elle fut soigneusement gardée en souvenir de ce fait d'arme.

L'objet est constitué d'une frise de figures anthropomorphes et zoomorphes sculptées en haut relief. La base inférieure de la proue est gravée de motifs géométriques en champlévé répartis autour d'un cercle. Parmi les figures on reconnaît des oiseaux (calao, cormoran) et des espèces marines comme des requins, des poissons scie ou des dauphins. Ces espèces, par leurs activités prédatrices, conféraient une efficacité symbolique à la pirogue. De la structure effilée de la sculpture, de l'imbrication des formes naît la force de la proue, son dynamisme, force dont l'efficacité est transférée, dans l'esprit des gens, à la pirogue elle-même.

Les collections océaniques du musée comportent déjà un ensemble de trente-quatre objets acquis par le musée de l'Homme en 1970 et le musée national des arts d'Afrique et d'Océanie dans les années 1990, auprès de Jac Hoogerbrugge. Toutes ces pièces sont d'origine asmat (côte sud de la Papouasie occidentale) et sont liées à son activité auprès de l'Unesco. En effet, de 1969-1972, Hoogerbrugge dirigea l'*Asmat Art Project*, programme visant à relancer la pratique de la sculpture Asmat dans les villages et de la documenter. Lors de ce projet, il collecta de nombreuses pièces qu'il proposa ensuite aux musées européens.

L'ornement de proue de pirogue, collecté lors d'un séjour antérieur, vient, lui, compléter un ensemble de cinquante-cinq ornements de proue provenant des environs de la baie de Humboldt (*Tanahmerah bay*, *Tarfia bay*) et entrés dans les collections françaises dès la deuxième moitié du XIX^e siècle. Cette petite collection provient d'un don du Prince Roland Bonaparte. Parmi cet ensemble, sept ornements, originaires de *Tarfia bay* présentent des similitudes iconographiques avec l'objet offert par le Cercle Lévi-Strauss. Leur facture est cependant moins aboutie que l'exemple offert qui s'inscrit dans une petite série d'objets remarquables par leur taille et la qualité de leur sculpture.

Si l'ornement de la collection Hoogerbrugge a perdu sa polychromie d'origine, la qualité de sa sculpture et son histoire en font un objet majeur. Sa facture, son iconographie le rapprochent des pièces anciennes conservées dans les musées hollandais ou à Florence. Présenté sur le plateau des collections permanentes dans une vitrine déjà dédiée aux proues de pirogue d'Indonésie et de Papouasie, affirmant les liens stylistiques et historiques de ces deux régions et marquant, dans le parcours de visite, une transition entre l'Océanie et l'Insulinde.

Philippe Peltier,
Conservateur général honoraire du Patrimoine,
ancien responsable de l'unité patrimoniale Océanie et Insulinde
du musée du quai Branly - Jacques Chirac



Ornement de proue de pirogue. Village de Tobati, Papouasie occidentale (Irian Jaya), Indonésie. Avant 1958.
Bois sculpté ajouré. 84 × 64 × 10 cm. Inv. 70.2015.52.1 (acquis en 2015).

Lise de Dehn

Lauréate 2015 de la bourse d'étude et de documentation
du Cercle Lévi-Strauss

Les collections ethnographiques des Marrons du Plateau des Guyanes

En Guyane française et au Suriname, les Marrons forment aujourd'hui un ensemble culturel qui compte six communautés (Ndjuka, Saamaka, Aluku, Paamaka, Matawai, Kwinti). Des variantes culturelles et historiques distinguent deux sous-groupes, l'un au centre du Suriname regroupant les Saamaka, les Kwinti et les Matawai, et un autre à l'est du Suriname et à l'ouest de la Guyane composé des Ndjuka, des Pamaka et des Aluku. La formation historique et culturelle des sociétés marrones du plateau des Guyanes procède des révoltes des esclaves surinamiens à la fin du XVII^e siècle et au XVIII^e siècle.

Les arts des Marrons se caractérisent par une diversité d'expressions artistiques dynamiques, dont les arts du spectacle et les arts plastiques. Cette dernière forme recouvre la sculpture et la peinture sur bois, la gravure sur calebasse, la broderie, le patchwork, etc. Parmi les collections provenant du plateau des Guyanes conservées au musée du quai Branly - Jacques Chirac, de nombreux objets se rapportent aux cultures amérindiennes et font l'objet de recherches documentaires depuis plusieurs années. Plus restreintes, les collections relevant de l'ensemble culturel marron n'ont guère suscité l'intérêt des chercheurs. Acquises à partir de la fin du XIX^e siècle, ces collections représentent près de six cent pièces. L'acquisition la plus récente date de 2006 avec une soixantaine de pièces sculptées léguées par le chercheur Jean-Marcel Hurault.

Les recherches menées constituent une contribution pour retracer l'histoire de la constitution de la collection entre la fin du XIX^e siècle et la seconde moitié du XX^e siècle. Elles ont ainsi permis de combler des lacunes dans l'inventaire (provenance, dénomination, datation). Plus spécifiquement, une étude portant sur l'iconographie des supports sculptés a été conduite. Elle s'est fondée sur la consultation des collections en muséothèque et des entretiens menés avec différentes générations de sculpteurs marrons sur le littoral guyanais.



Les données ethnographiques recueillies montrent que les dénominations des motifs ont évolué au cours du temps et tendent à varier selon les interlocuteurs. En outre, la mémoire des dénominations et significations des motifs gravés sur les objets anciens paraît aujourd'hui lacunaire, n'ayant guère été transmise entre l'ancienne et la nouvelle génération de sculpteurs. Ces derniers ont en effet délaissé la sculpture destinée à l'usage interne, les objets manufacturés s'étant substitués dans l'usage quotidien aux objets usuels en bois qui composent l'essentiel de la collection. Sur le littoral guyanais et surinamais, les formes actuelles des arts marrons sont majoritairement destinées à la vente aux membres extérieurs à la communauté. Par conséquent, l'étude iconographique a été principalement nourrie de la littérature scientifique sur le sujet et a été reportée dans l'inventaire des collections du musée.

Si le recueil d'éléments de la culture matérielle des Marrons semble avoir été en marge des projets des acteurs des expéditions et missions menées durant le XX^e siècle, une partie non négligeable des collections conservées au musée du quai Branly - Jacques Chirac en sont issues, en particulier les plus anciennes. Parmi les diverses acquisitions d'opportunité tout au long du XX^e siècle, qui représentent plus de la moitié de la collection rattachée aux Marrons, un ensemble conséquent et remarquable par sa facture procède d'un dépôt lié à l'exposition temporaire valorisant la mission Monteux-Richard en Guyane. Récemment, le legs Hurault a confirmé la prépondérance des artefacts se rapportant aux Marrons de l'ouest de la Guyane et de l'est du Suriname au sein de la collection, et plus précisément au groupe aluku.

La collection du musée du quai Branly - Jacques Chirac, plus restreinte que celles conservées dans les musées surinamais, guyanais et des Pays-Bas, dispose cependant d'un large panel d'objets usuels en bois et en calebasse en très bon état de conservation, datant majoritairement de la première moitié du XX^e siècle. Les diverses pratiques décoratives y sont représentées sur les sculptures, de même que l'évolution de l'iconographie qui comprend plusieurs exemples intéressants de représentations humaines et animales.

Lise de Dehn,
Ethnologue



Dans la nouvelle de l'écrivain autrichien Stefan Zweig, *Die unsichtbare Sammlung (La Collection invisible)*, publiée en 1925, l'auteur rappelle cette pensée de Goethe : « Les collectionneurs sont des gens heureux, ils construisent des ponts intellectuels entre les peuples et les continents ».

Aucune description ne pourrait mieux définir les amateurs d'Arts premiers ! Quiconque aura visité le musée du quai Branly - Jacques Chirac dédié aux arts et civilisations d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et des Amériques et aura été touché par la beauté, la force et l'intelligence de ces créations de l'esprit, ne pourra plus jamais regarder ces peuples avec un sentiment de supériorité, de peur ou même d'indifférence. L'art est bien, comme le disait Malraux : « le plus court chemin de l'homme à l'homme ».

Foudroyé par la puissance de ces arts lointains, par la justesse du propos de Stéphane Martin lorsqu'il évoque avec passion et raison ce « lieu étrange » et merveilleux qu'est son musée ou par l'intelligence subtile déployée dans chacune de ses expositions par Yves Le Fur, je voulais absolument prolonger l'aventure au-delà de la visite régulière des collections.

Les collectionneurs sont des gens heureux, ils construisent des ponts intellectuels entre les peuples et les continents

Comment faire ? Adhérer à la société des Amis du musée fut une évidente première étape. Me présenter et être élu en qualité d'administrateur, la seconde. Il ne me restait plus qu'à entrer au Cercle Lévi-Strauss, ce que je fis avec enthousiasme.

Être membre du Cercle Lévi-Strauss, c'était enfin pouvoir faire partie de ce « club » qui a su nouer avec le musée, son Président et ses conservateurs, une relation privilégiée. C'était pouvoir influencer, modestement, mais certainement, sur la politique d'acquisition et restauration du musée.

Si je ne devais donner qu'un seul exemple de la contribution du Cercle aux collections muséales, ce serait sans hésiter l'acquisition de ce fantastique ensemble reliquaire sawos provenant du village de Torembi en Papouasie Occidentale, dont l'une des qualités est d'avoir été photographié *in situ*, dans la vallée du Sepik, par l'anthropologue Anthony Forge en 1958 ou 1959.

Puisque dix ans ont passé depuis sa création et qu'une nouvelle décennie prometteuse est déjà entamée, une seule question se pose à celui qui lira ces quelques mots : quand rejoindrez-vous le Cercle Lévi-Strauss ?

Yves-Bernard Debie,
membre depuis 2019



Ensemble reliquaire. Sepik oriental, Papouasie-Nouvelle-Guinée. Sawos. ^{xx}e siècle.
Bois, pigments naturels, cheveux humains, plumes de casoar, rotin. 70 x 33 x 36 cm (70.2016.9.2), 59,5 x 32 x 24 cm
(70.2016.9.1-2), 70 x 29 x 32,5 cm (70.2016.9.3). Inv. 70.2016.9.1-2, 70.2016.9.2, 70.2016.9.3 (ensemble acquis en 2016).

C'est lors de son séjour en 1958-59 dans la vallée du Sepik en compagnie d'Alfred Bühler du musée d'ethnographie de Bâle, que l'anthropologue Anthony Forge photographie dans le village de Torembi, en région sawos – population qui habite sur la rive gauche du moyen Sepik – l'ensemble des trois masques acquis grâce à la générosité du Cercle Lévi-Strauss. Une note au dos de la photographie précise que cet ensemble appartenait alors au clan Wanika dont le chef était un homme du nom de Nyindengambit. Hélas, Forge ne donne pas plus d'informations sur cet ensemble extraordinaire et son journal de voyage, de nos jours conservé à l'Université de San Diego et consulté à la suite de cette acquisition, s'interrompt, comme par un fait exprès, le jour où Forge et Bühler arrivent dans le village de Torembi. Les pages sont restées désespérément blanches. Nous ne saurons probablement jamais si Forge recueillit des informations sur ces trois masques qui jouent de l'opposition d'un crâne surmodelé dont les traits émouvants sont ceux d'une beauté noire, et les deux masques en bois qui s'imposent par leur brutalité expressive.

Dans cette région du moyen Sépik, on connaît chez des populations voisines l'usage de tels masques et plus particulièrement l'apparition d'un masque de vannerie surmonté d'un crâne féminin surmodelé connu pour sa beauté. Sa sortie spectaculaire lors d'une fête préparée pendant de long mois soulève dans le village une émotion considérable. C'est le retour d'une ancêtre fastueuse. Mais c'est surtout l'expression de l'unité d'un clan dont tous les membres, venus assister à la danse, accourent vers le village.

La réunion de ces trois masques dévoile un pan de l'émotion esthétique locale suscitée lors de l'apparition de ces objets, beaux, forts et bouleversants. Cette acquisition est exceptionnelle car on n'a pas connaissance d'un ensemble similaire dans les musées européens.

Philippe Peltier,
Conservateur général honoraire du Patrimoine,
ancien responsable de l'unité patrimoniale Océanie et Insulinde
du musée du quai Branly - Jacques Chirac

Noëlle Counord

Lauréate 2016 de la bourse d'étude et de documentation
du Cercle Lévi-Strauss

*Entre diplomatie et photographie. Les expéditions de Philip Egerton
et Samuel Bourne dans l'ouest himalayen.*

Les archives du musée du quai Branly - Jacques Chirac contiennent un ensemble de premières photographies portant sur l'Asie dont les Indes, avec quatre albums assemblés par l'exploratrice française Isabelle Massieu. Un ensemble de ces clichés a été pris au début des années 1860 par le photographe Samuel Bourne, lors de l'une de ses expéditions dans la région himalayenne pendant laquelle il s'est rendu dans la vallée du Cachemire¹. Plus récemment, le musée a acquis un ouvrage relatant le récit également illustré de photographies d'un administrateur britannique de l'Indian civil service ayant parcouru à la même période une autre vallée de l'ouest himalayen, celle de la Spiti².

La recherche sur ces deux corpus de photographies a été menée à partir de l'étude des premiers récits d'exploration, des archives administratives du British Raj et des écrits sur l'histoire de la photographie au sein du continent indien. Ces premières photographies permettent aussi de voir apparaître en filigrane l'histoire de ces deux régions, sur lequel s'est apposé le regard colonial.

Samuel Bourne, accompagné d'un grand nombre de porteurs, est parti des plaines pour rejoindre les hautes collines et, au-delà de la première chaîne des Shivaliks, les ensembles de vallées aux pentes recouvertes de denses forêts, traversées par des rivières au courant rapide et surplombées par les pics enneigés. C'est après avoir franchi un dernier col de hautes montagnes à la hauteur de la chaîne du Pir Panjal qu'il a pu enfin accéder à la vallée du Cachemire, longtemps louée pour la beauté et la fertilité de ses terres. L'agriculture tient une importance majeure dans la partie rurale du Cachemire mais l'attention de Bourne s'est portée sur les traits distinctifs du paysage tels une source d'eau, les ruines de temples hindous, les vastes espaces de prairie, les longues avenues de peupliers ou encore les imposants arbres chinars. Le fleuve navigable de la Jelhum permet de se rendre ensuite à la cité principale de Srinagar où les berges sont ponctuées par des édifices religieux tel les mosquées, les mausolées, les lieux saints ou les temples. Une série de ghats (marches ou gradins) permet d'accéder au centre urbain qui s'organise autour des ateliers d'artisans et des *bazaars* et auxquels sont attachés des groupements de maisons appelés *mohallas*. Srinagar est un centre de commerce, administratif mais aussi de lettres.

¹ Bourne, Samuel dans Massieu, Isabelle (Ed.) *Indes et Himalayas*. Tome III. 1894-1895

² Egerton, Philip Henry (1863), *Journal of a Tour through Spiti. to the Frontier of Chinese Thibet*.



Muni de de sa chambre photographique et de ses plaques de collodion, Samuel Bourne était à la recherche de ce qu'il décrit comme « le pittoresque » mais il a également réalisé quelques portraits tel celui des hommes appartenant à la minorité des Pandits. Après les principales dynasties hindoues, une large partie de la population s'est convertie à l'islam alors que se sont ensuite succédés le Sultanat et les règnes des Chakhs, des Moghols, des Afghans, des Sikhs et des Dogras.

À la même période, Philip Henry Egerton s'est rendu dans la vallée de la Spiti située à la frontière du Tibet dans l'intention de trouver une nouvelle route d'accès vers la Chine, en évitant ainsi la main mise sur le commerce des régnaux des royaumes voisins, dont ceux du Cachemire. Après avoir parcouru les vallées adjacentes, traversé les cours d'eau sur des petits ponts de suspension ou sur des peaux de buffles gonflées puis franchi un dernier col et photographié des glaciers d'altitude, il a longé le lit de la rivière Chandra pour enfin arriver dans la vallée de la Spiti.

Egerton a été reçu par le Nono qui règne sur l'ensemble du territoire de la vallée après qu'un droit lui a été conféré par les régnaux du Ladakh. L'ancienne capitale Dhankar surplombe le cours de la rivière de la Spiti à son intersection avec la Ligti ouvrant l'accès à son unique tributaire, la vallée de la Peen. Le paysage est celui d'un désert d'altitude parsemé de cinq grands monastères dont celui de Kee, les quelques villages sont regroupés en différentes unités alors que les champs de culture sont situés sur les bords limoneux des cours d'eau. Durant son séjour, Egerton partage son temps entre les visites officielles, les relevés d'informations notamment au sujet des taxes, des séances de photographie mais aussi des parties de chasses ou encore une course de chevaux. Sont alors donnés à voir les paysages et l'architecture locale mais également différents membres de la population dont la famille du Nono, un riche docteur, un Abbot qui est un représentant du clergé religieux, des moines en habits de procession, des membres de la caste des musiciens ainsi que des femmes non mariées avec leurs ustensiles domestiques.

Noëlle Counord



35. THE NONO, WIFE, AND DAUGHTER.

En 1951-1952, l'ethnologue Francis Mazière, la photographe Dominique Darbois, et le cameraman Vladimir Ivanov se rendent en Guyane dans les monts Tumuc-Humac. Au terme de plus de six mois passés sur le terrain, ils rapportent une importante documentation filmique, photographique, sonore, mais aussi un ensemble d'objets et de fascinants dessins sur papier exécutés à partir d'encre végétale par les habitants du village de Yanamalé.

À son arrivée, Francis Mazière est frappé par les motifs des peintures corporelles des hommes et femmes amérindiens du village. Il leur distribue une grande quantité de feuilles Canson. De cette initiative sont nés cent dessins. La photographe Dominique Darbois en avait conservé quelques-uns et six d'entre eux, provenant de sa collection personnelle, sont entrés dans les collections du musée du quai Branly - Jacques Chirac. Les six dessins témoignent de la richesse des motifs issus des récits et des mythes wayana. Si l'un d'entre eux renvoie plus spécifiquement aux motifs abstraits des peintures corporelles, les cinq autres sont liés à l'iconographie du ciel de case. Ce disque de bois, placé sous le toit à l'intérieur de la case communautaire du village, est orné d'animaux mythiques. Les dessins viennent donc compléter et enrichir les pièces existantes dans les collections du musée. Voici quelques-uns des motifs représentés : chenilles kuluwajak, esprit de l'eau Mulokot, tapir, grenouille, chauve-souris, héron, petite perdrix, écureuil, tortue, sans oublier la figure d'un guerrier.

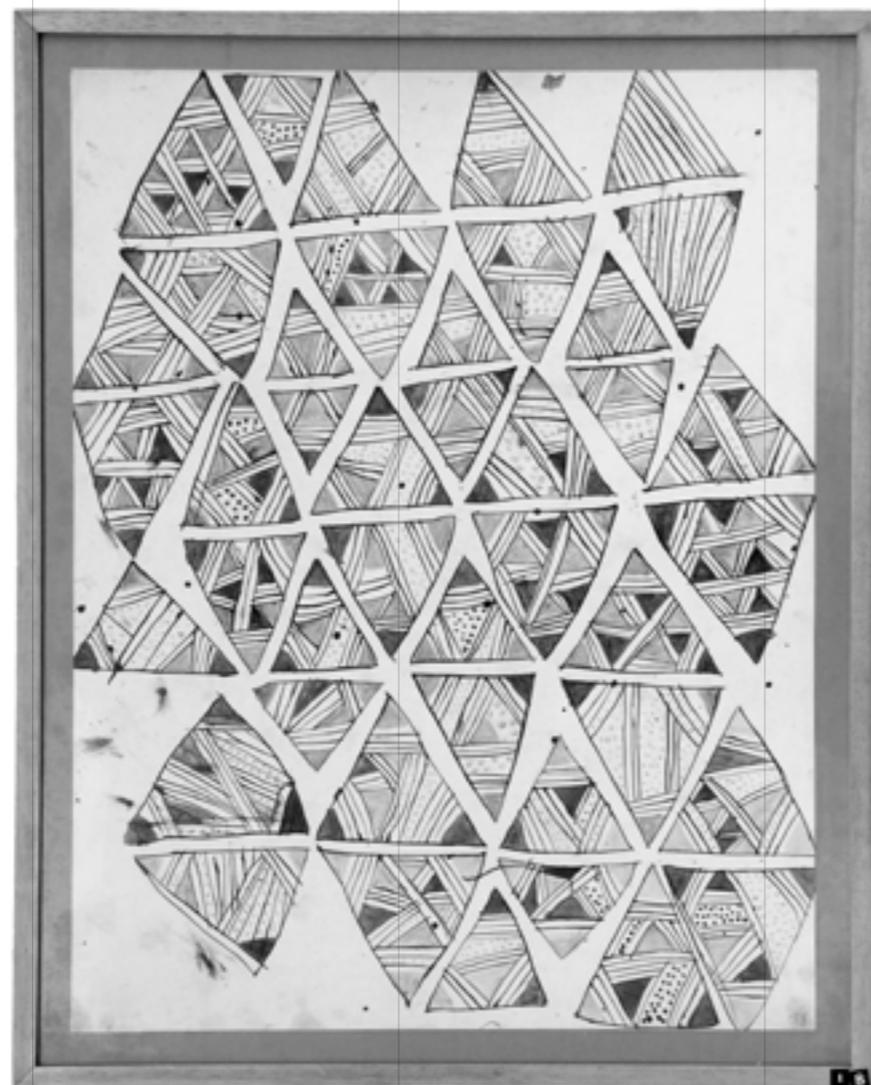
Les photographies ont été réalisées pour la plupart dans le village de Yanamalé et au cours de ses excursions dans la forêt alentour. Dominique Darbois était équipée pour cette expédition de deux Rolleiflex et d'un Leica. Ses images retracent le quotidien paisible des habitants de ce village isolé au cœur de la forêt amazonienne.

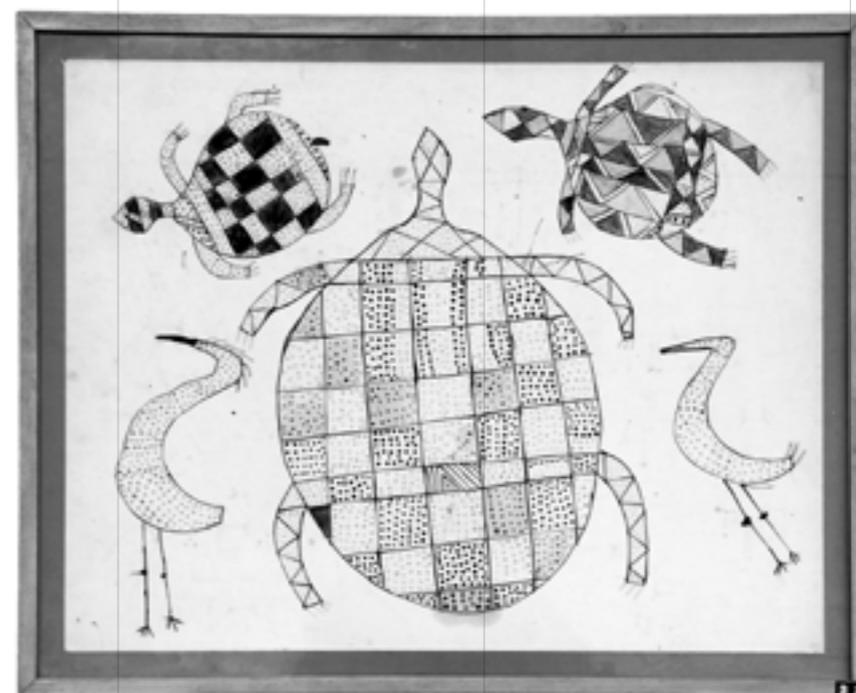
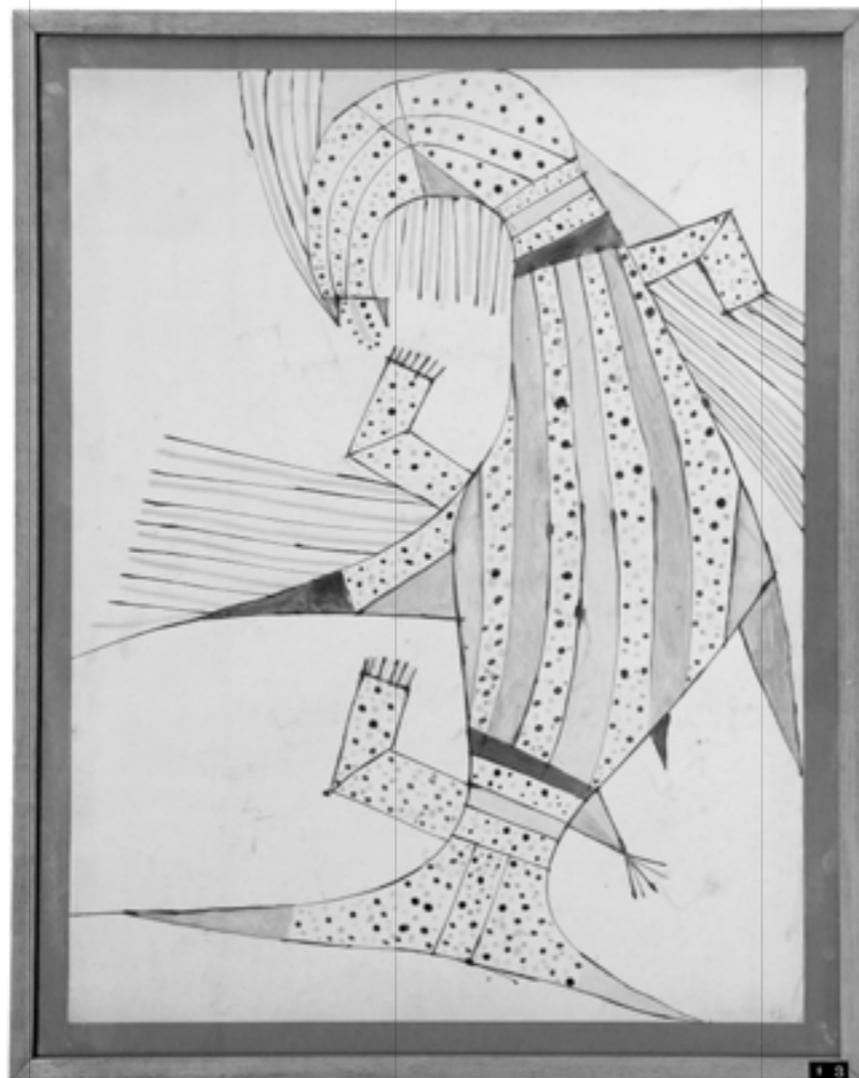
Elle saisit des instants de vie et retranscrit les mouvements, les déplacements et les gestes quotidiens des hommes, femmes et enfants de Yanamalé : le travail du coton pour la confection des hamacs, les navigations en pirogue, les baignades, la construction des nouvelles cases avant la saison des pluies, le dessin des peintures corporelles, le maniement de l'arc ou encore le repos dans les hamacs. Dominique Darbois photographie également les enfants joyeux et libres du village de Yanamalé : ces derniers jouent en forêt, se racontent des histoires, s'entraînent au maniement de l'arc, etc.

Enfin, les membres de l'expédition ont pu suivre et documenter également les étapes de l'*eputop* (maraké, en français), rituel de régénération et d'alliance de la communauté wayana. Dominique Darbois a photographié la longue préparation du rituel, notamment les hommes préparant les coiffes de plumes et les trompes d'écorce qui serviront le temps de la cérémonie. Elle documente également l'épreuve finale, celle de l'application d'insectes, et la nuit venue, les hommes qui dansent au son des flûtes et des trompes.

Sarah Ligner,
Responsable de l'unité patrimoniale Mondialisation historique et contemporaine du musée du quai Branly - Jacques Chirac

Et Annabelle Lacour,
Responsable de collections Photographies
du musée du quai Branly - Jacques Chirac









07 12

Louis Schweitzer &
Claude Lévi-Strauss

15 16

Françoise de Panafieu

19 20

Les membres du Cercle

23 24

Le Cercle en quelques
chiffres

27 32

Le Cercle en quelques
dates

35 36

Stéphane Martin

37 38

Monique Lévi-Strauss

41 42

Julie Arnoux

43 44

Marc Henry

49 50

Louis Schweitzer

51 52

Acquisition
Sculpture sumba

53 54

Acquisition
Bouclier du haut Sépik

57 58

Acquisition Bibliothèque
Claude Lévi-Strauss

59 60

Recherche
Aurélie Méric

61

Membre
Georges Jollès

63 66

Acquisition
Bronzes gan

67 68

Recherche
Nicolas Garnier

69 70

Recherche
Mataliwa Kuliyanan

71

Membre
Danièle Enoch-Maillard

72

Membre
Antoine Frérot

73 74

Acquisition
Masque hopi

75 76

Recherche
Mylène Hengen

79 80

Membre
Anthony JP Meyer

81 86

Restauration
Ensemble ainou

87 88

Membre
Philippe Pontet

89 90

Recherche
Marie Durand

91 94

Acquisition
Pendentif zoomorphe yoruba

95 100

Acquisition
Ornement de proue de pirogue

101 102

Recherche
Lise de Dehn

105 106

Membre
Yves-Bernard Debie

107 110

Acquisition
Reliquaire sawos

111 114

Recherche
Noëlle Counord

115 122

Acquisition
Ensemble wayana

Responsable de la publication : Laura Mercier, déléguée générale
de la société des Amis du musée
Coordination éditoriale : Anne Orioux
Conception graphique : Madame Polare Atelier
Fabrication : Tipografia Toffanin

**Pour toute information concernant le Cercle Lévi-Strauss ou la société
des Amis :**

Société des Amis du musée du quai Branly - Jacques Chirac
222 rue de l'Université 75343 Paris Cedex 07
01 56 61 53 80 - amisdumusee@quai Branly.fr - www.amisquai Branly.fr



★ 10 ANS DU CERCLE LÉVI-STRAUSS

Ont contribué à cet ouvrage :

Julie Arnoux, déléguée générale de la société des Amis de 2002 à 2018
Sylvie Ciochetto, déléguée générale adjointe
Yves-Bernard Debie, administrateur de la société des Amis, membre du
Cercle Lévi-Strauss
Danièle Enoch-Maillard, membre du Cercle Lévi-Strauss
Antoine Frérot, administrateur de la société des Amis, membre du Cercle
Lévi-Strauss
Marc Henry, porte-parole du Cercle Lévi-Strauss
Monique Lévi-Strauss, membre d'honneur du Cercle Lévi-Strauss
Georges Jollès, membre du Cercle Lévi-Strauss
Stéphane Martin, président du musée du quai Branly - Jacques Chirac
de 1998 à 2020
Anthony JP Meyer, membre du Cercle Lévi-Strauss
Françoise de Panafieu, présidente de la société des Amis
Philippe Pontet, secrétaire général de la société des Amis, membre du
Cercle Lévi-Strauss
Louis Schweitzer, président de la société des Amis de 2002 à 2014,
membre du Cercle Lévi-Strauss

Les lauréat-es de la bourse de recherche et de documentation du Cercle
Lévi-Strauss :
Noëlle Counord, Lise de Dehn, Marie Durand, Nicolas Garnier, Mylène
Hengen, Mataliwa Kuliyanan, Aurélie Méric

Au département du patrimoine et des collections du musée du quai
Branly - Jacques Chirac :
Daria Cevoli, responsable de collections Asie
Hélène Joubert, responsable de l'unité patrimoniale des collections
Afrique
Annabelle Lacour, responsable de collections photographies
Sarah Ligner, responsable de l'unité patrimoniale Mondialisation
Historique et Contemporaine
Nicolas Menut, responsable des acquisitions documentaires
Constance de Monbrison, responsable de collections Insulinde
Philippe Peltier, conservateur général honoraire, ancien responsable de
l'unité patrimoniale Océanie et Insulinde
Fabienne de Pierrebourg, responsable de collections Amériques

La société des Amis remercie chaleureusement les équipes du musée
pour leur implication dans ce projet.

CRÉDITS

- © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Roland Halbe
(p. 3, p. 4)
- © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Arnaud Baumann
- © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Cyril Zannettacci
(p. 21, p. 22, p. 39, p. 40, p. 45, p. 46, p. 55, p. 56, p. 58)
- © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Thomas Garnier
(p. 33, p. 34)
- © musée du quai Branly, photo Thierry Ollivier, Michel Urtado
(p. 52)
- © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Léo Delafontaine
(p. 53, p. 67, p. 68)
- © Aurélie Méric
(p. 60)
- © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Claude Germain
(p. 63, p. 64, p. 74, p. 77, p. 78, p. 84, p. 85, p. 92, p. 93, p. 95, p. 96, p. 99,
p. 100, p. 103, p. 104, p. 107, p. 108)
- © Mataliwa Kuliayaman
(p. 69, p. 70)
- © musée du quai Branly - Jacques Chirac
(p. 101, p. 102, p. 112, p. 113, p. 114, p. 117, p. 118, p. 119, p. 120)
- © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Patrick Gries
(p. 76)
- © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Patrick Gries, Valérie
Torre
(p. 90)
- © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Dominique Darbois
(p. 121, p. 122)
- © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Patrick Tourneboeuf
(p. 123, p. 124)



* les Amis du musée
du quai Branly
- Jacques Chirac -